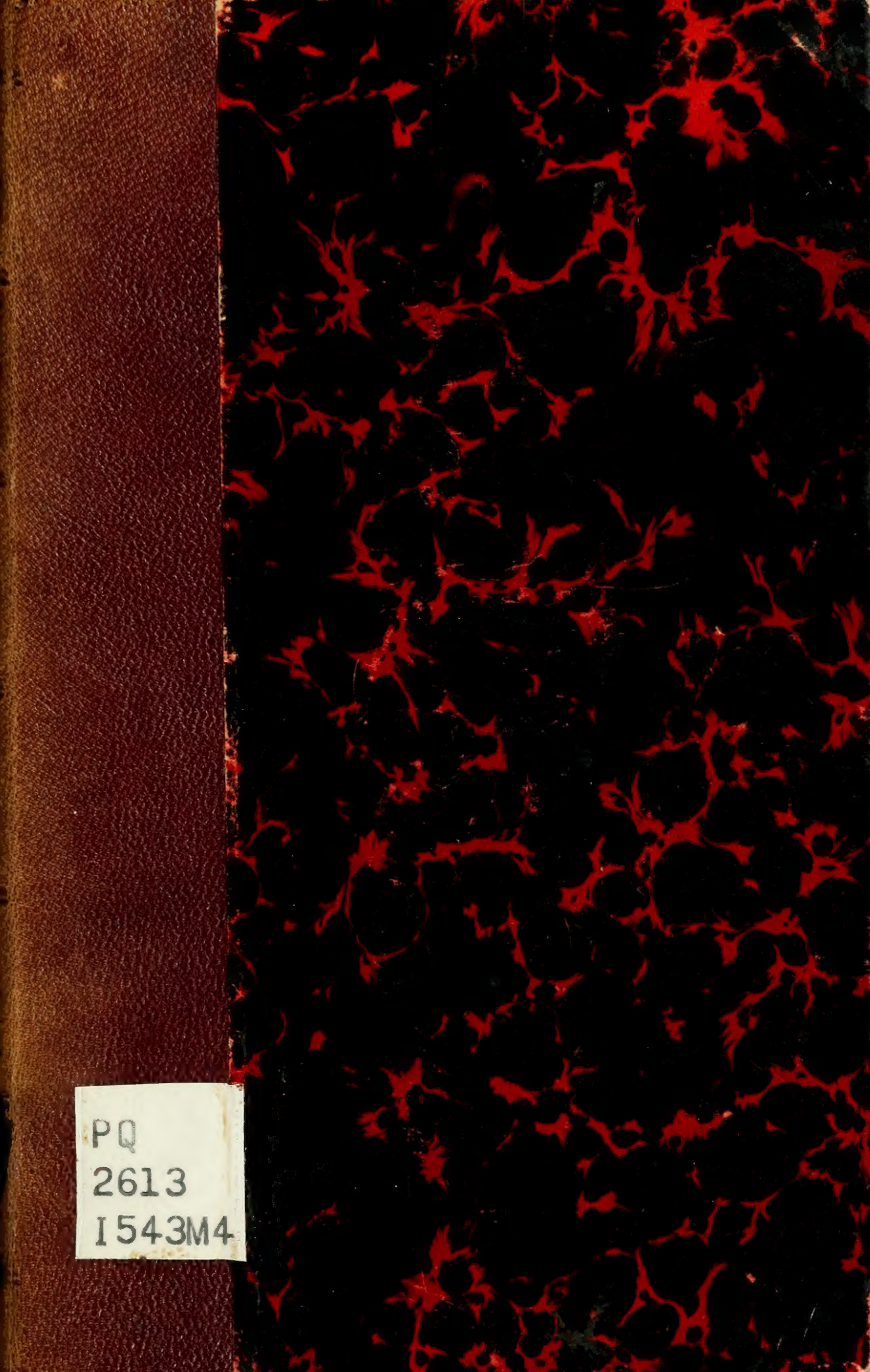
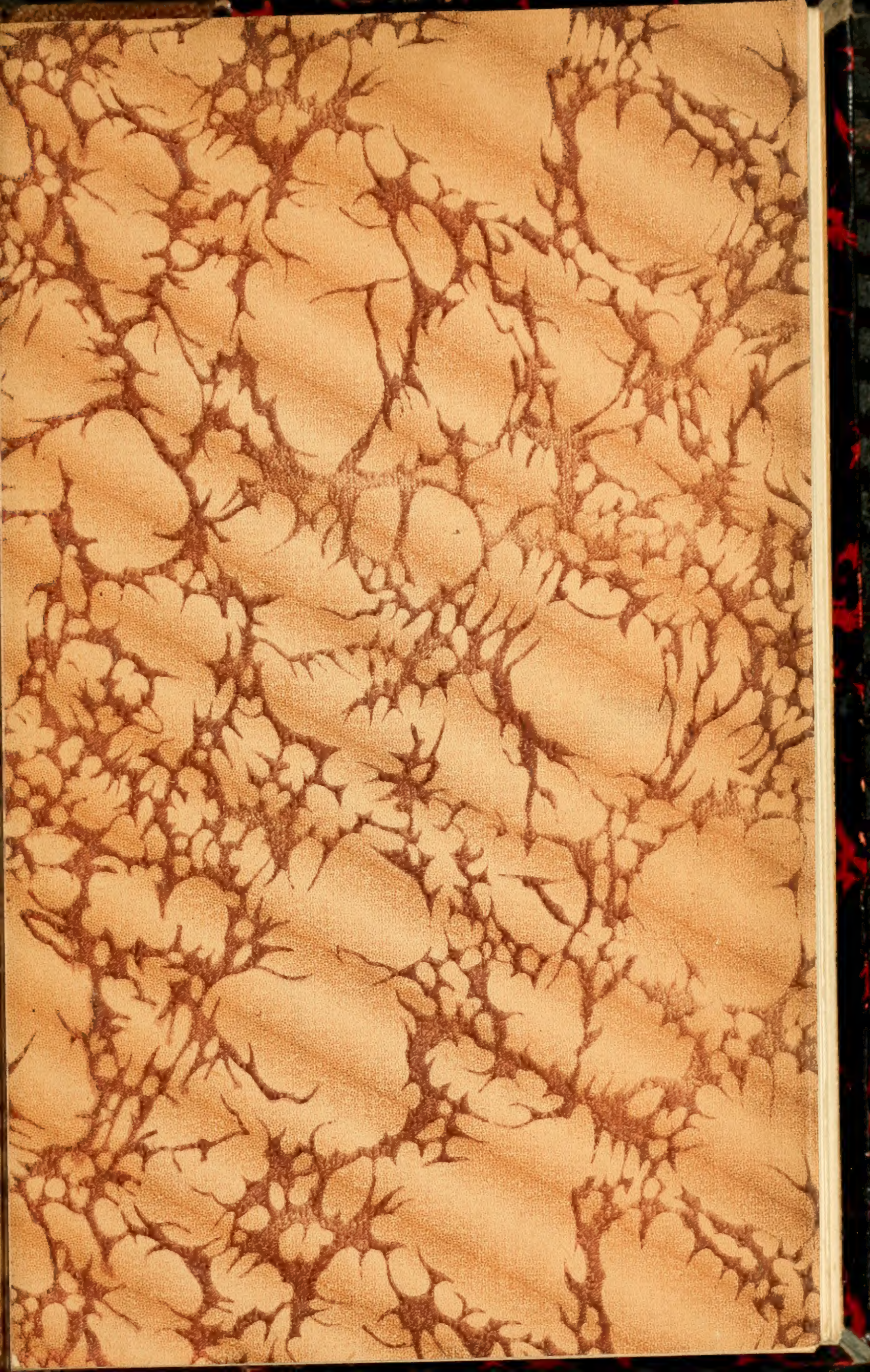

PQ
2613
I543M4





Le Merveilleux Été

DU MÊME AUTEUR

Celles qui sont restées, avec préface d'ALBERT GIRAUD. Un volume (Lamberty, Bruxelles).

THÉATRE

L'Impasse, pièce en deux actes, représentée au Théâtre du Parc, à Bruxelles.

En préparation :

Le Vase d'Albâtre.

CÉCILE GILSON

Le Merveilleux Été



PARIS
Les Éditions G. CRÈS & Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21
—
MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DONT CINQ HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 20 ET DE 21 A 25.

LE MERVEILLEUX ÉTÉ

I

— Pascal, tais-toi, tu m'ennuies.

Le profil de lapin, sur le livre ouvert, se dresse verticalement, sans front ni menton, et l'œil de Pascal, rond et pâle, coulé au coin de la paupière, me regarde de face dans son orbite maigre.

— Je ne te parle pas : je lis. Je prends le soleil. Je ne pense même pas. J'écoute le beau temps.

— Si. Tu te parles à toi-même. De moi. Tu passes ta vie à me regarder en fermant un œil, pour voir si je suis d'équerre.

Pascal ricane en fausset, cocorico de coq enroué.

— C'est ta conscience que tu appelles Pascal, quand elle te regarde de travers.

— Naturellement. Je ne puis avoir une mauvaise pensée que tu ne la devines et que tu ne me coures après, avec un torchon, pour m'épousseter... Cela finit par me faire une sensibilité de mica, tremblante et transparente. C'est très désagréable, Pascal.

— Peut-être, dit Pascal en tétant sa cigarette, les yeux clignotant au jour, mais je sais que tu es faite pour avoir une âme propre.

— Alors tu la bichonnes, tu souffles dessus, tu frottes...

— Oui, dit Pascal. Pour que tu puisses t'y mirer. Pour que tu sois contente.

Je ris, la face renversée dans la lumière.

— Je suis contente. Je suis contente, mon cousin Pascal! J'ai l'âme fourbie et unie. Je m'y vois jusqu'au fond et j'y ris!

Pascal rit aussi, falot et pâle en son costume vert passé comme un cri-cri au soleil. Il va soigneusement secouer les cendres de sa cigarette dans un cen-

drier éloigné, mince silhouette bâtie chichement, toute en nez, en oreilles et en pieds.

— C'est bien. C'est bien, mon petit!

La voix blanche ajoute, brusquement émue, tandis qu'il se penche, secoue et éparpille la cendre :

— Car tu sais, ton bonheur, c'est l'enjeu où j'ai mis toute ma vie.

Aussitôt, pour cacher son émotion, il gouaille, grimace, fait le pitre.

— Tu es fou, Pascal.

— Je ne suis pas fou, cousine Marceline. Je ne suis qu'un raté. C'est moins bien! J'ai tout raté, même ma naissance : je suis né trop tôt. J'ai essayé de peindre des tableaux : ils étaient affreux. Ils t'ont fait rire. J'ai voulu écrire des livres : ils étaient sots. Ils t'ont fait bâiller. J'ai voulu gagner de l'argent : j'en ai perdu. J'ai voulu travailler : je me suis rendu malade. Alors, vois-tu, j'aime mieux m'asseoir et te regarder vivre.

Dans le clair soleil de printemps qui remplit la chambre de frissons et de danses, la petite tête de lapin triste se tourne vers moi, pâle, souffreteuse et tout épanouie.

— Mais, Pascal, tu t'ennuies dans ton pauvre appartement de garçon, tout seul, à ne rien faire... Si j'ai ri de tes tableaux, c'est que j'étais gaie et si j'ai bâillé en lisant tes livres, c'est que j'étais fatiguée...

— Je ne m'ennuie pas, dit Pascal. Je suis très occupé : j'attends que tu m'appelles. Et tu sais que tu as besoin de moi pour te montrer les expositions et faire tes courses de ménage... Je choisis très bien les bottines de tes enfants...

— Pascal...

Je dis, toute honteuse :

— Mais tu sais... tu sais... si tu me disais d'acheter des noires quand je veux acheter des jaunes... C'est des noires que j'achèterais !

Les yeux pâles de Pascal rougissent aux paupières, remplis d'une joie aiguë

comme des larmes. Tout de suite il ricane, les épaules en accent circonflexe :

— Je reconnais là ta nonchalance...

J'ajoute sur le même ton, pressée d'en finir avec le sentiment :

— Et moi, ta manie autoritaire. D'abord tu as l'air d'une grenouille ce matin. Et tu me retiens à parler de moi : naturellement, ça m'amuse; j'en oublie la besogne quotidienne : les ordres, les rangements, les leçons des enfants, le courrier, et l'armoire de Maxime où il a vu hier voler une mite...

— Une mite dans l'armoire de Maxime! dit Pascal d'un air alarmé.

— Oui, Pascal. Une mite dans les effets de Maxime!

— Mets-y tout de suite de la naphtaline, dit Pascal.

Mais une minute encore regarder cette joie jeune, éclatante, du jardin envahi par le printemps. Les longs plans de pelouse où l'ombre des arbres couche des rectangles et des cercles de velours et

cette sapidité de l'herbe encore grasse de rosée et ce soleil qui se précipite partout, jusqu'au fond de mes veines et ce ciel dont le bleu ingénu me baise doucement le cœur.

— Pascal, tu as remarqué ces trois corbeilles de géraniums, comme trois grosses tomates sur un plat de salade ? Et ce gravier neuf qui fait crisser les dents, rien qu'à le regarder ? Et ces tilleuls taillés en sonnette... Tâte ces murs de forteresse !

Pascal, placide, répond :

— C'est très laid. Qu'est-ce que cela fait ? Ton mari ne trouve pas ; et puis nous n'y connaissons rien. Tu n'as jamais étudié la qualité de la brique, mon petit. Maxime m'en a fait les honneurs hier. Et le bois des portes ? Il n'y a pas un nœud. Et vois le dessin du jardin, comme c'est régulier. Maxime est très satisfait de son entrepreneur.

— Oui. C'est ce qu'on appelle une belle maison. Elle a même un perron, où nous prenons le café... si haut que j'en ai le

vertige... entre des orangers, également taillés en sonnette... sur une pierre bleue qui a l'air d'une banquise...

— Il y a un ensemble, dit Pascal. C'est harmonieux. C'est riche. Et, dans la salle à manger, on peut dîner à quarante gros ventres.

Il lève le nez, jette aux meubles de vernis Martin et au velours des canapés un regard apeuré qui s'éblouit tout à coup en rencontrant le soleil. Il le fixe en cillant lentement.

— Qu'est-ce que cela fait. Tu as les fenêtres, Marceline.

L'air exultant y chante et m'y appelle :

— Mais oui! il y a les fenêtres!

— Donc tu es contente, conclut Pascal. Dis-moi que tu es contente!

Je ris à Pascal et je lui fais des hochements de tête et des clignements d'yeux, et je le rassure, et je le dorlote de la voix.

— Mais oui, Pascal, mais oui, je suis contente. Mais oui, je suis contente, Pascal!

Et voilà au loin des cris et un galop; tout le jardin en est rempli. Il y a comme un printemps dans le printemps. Les enfants débouchent sur la pelouse verte.

— Regarde! Ils ont capté toute la lumière!

C'est la trombe. Je l'entends approcher; elle franchit la banquise, le vestibule étriqué; elle va inonder le salon bleu, remplir la maison de turbulence et de vie, de rires aigus et d'abois de chiens...

— Mais oui! Je suis contente, Pascal. Mais oui, sans doute, je suis contente!

Pascal murmure avec un visage suppliant et comique :

— Tu as les enfants, Marceline...

II

Le mois de la Vierge. Fleurs, murmures, tintements de chapelets, douceur et pureté du cœur, nature claire comme un matin...

En rangeant des papiers tout à l'heure, j'ai trouvé de vieilles lettres égarées. L'une, tracée à l'encre violette sur du papier mauve, m'a secoué le cœur comme un appel subit de cloche lointaine. C'est ma première lettre de fiancée, écrite il y a dix ans, le jour de mes dix-huit ans; j'allais épouser Maxime. Maman était radieuse, et la maison en fête. Maxime venait de succéder à son père aux usines. Tout le monde souriait et nous félicitait. Maxime était grand et avait les yeux

noirs; quand il me regardait, je tremblais un peu; et je ne le connaissais pas. Je reportais sur lui des rêves infinis. Et je lui écrivais d'une longue écriture impersonnelle des lettres très timides et très fières, et toutes soulevées de l'espoir de l'aimer...

— Ah! Mon Dieu, Pascal, que me rappelles-tu là...

Mais Pascal est innocemment endormi dans le jeune foin, les membres en X, la bouche ouverte; il a l'air de gober le ciel bleu. Et c'est si loin, tout cela, et le printemps est doux autour de mes enfants...

— Ne vous disputez pas, mes amours. N'éveillez pas l'oncle Pascal. Boula ne comprend pas le jeu? Trouvez-en un autre!

Sassy, en sueur, véhémente, les cheveux blonds envolés, m'explique qu'il n'y a pas d'autre jeu, que seul ce jeu lui vaut la peine de vivre. Boula, assis à la turque dans le foin, carré, la tête dans

les épaules, déclare que c'est un jeu bête, de la « magination », des trucs de filles, des choses pas vraies. Totte, détachée des maux d'autrui, bras et cuisses à l'air, cueille de la luzerne pour son propre compte.

J'énumère d'autres jeux pleins d'attraits, mais Boula, méprisant, murmure que c'est aussi de la « magination », et Sassy, la lèvre tremblante, balbutie qu'elle ne jouera plus à rien et qu'elle en a assez de la vie et du reste, de tout, de tout !

— Regarde, Mima ! Il écrase même tout le pauvre foin...

Et comme le poids de sa douleur est trop lourd, Sassy se jette sur ma poitrine en sanglotant.

Le pré se détache en crête verte sur le ciel : au delà, ce pourrait être la fin du monde. Totte cueille la luzerne et les insectes bourdonnent finement. Mais un coucou, très loin, rappelle qu'il exist encore quelque chose là-bas : des bois,

des hameaux, des champs, la campagne...

Pascal s'est réveillé au bruit; il reste écartelé, mais ses gros yeux pâles sont ouverts.

— Va me chercher ma pipe et mon canif, Sassy. Et en chemin, compte-moi le nombre de scarabées que tu verras, le nombre de cigales que tu entendras, et tous les cailloux blancs que Justin nous a fait la grâce d'oublier dans le gravier.

Sassy part en expédition, encore hoquetante, mais l'œil attentif, pointant la tête de-ci de-là, comme un petit oiseau vif.

Un jour, il y a six ou sept ans, moi aussi j'ai pleuré si fort que Pascal, qui entrait me faire visite, est monté quatre à quatre, essoufflé, les yeux effarés. « Qu'est-ce qu'il y a? Tu t'es fait mal? » Et puis, quand il m'a vue, les membres intacts, affalée sur la table, la figure dans les bras repliés, il m'a regardée en silence, il s'est assis, il a allumé et jeté au feu trois cigarettes, et il m'a dit : « Marceline, va me chercher

ton beau poupon et apporte-le ici près de ce beau feu. En chemin, compte-moi le nombre de choses auxquelles tu tiens et qui sont belles, y compris ton piano et ta bibliothèque, la fenêtre d'où tu vois un morceau de ciel, et le grand miroir où tu mires ta santé et ta jeunesse. »

Le fond de culotte blanc de Totte qui se baisse et se relève pour sa cueillette met comme une grosse pâquerette ronde dans le pré vert. Autour de moi l'herbe est tiède et l'odeur du trèfle et de la luzerne chauffée monte doucement. Oui... j'ai compté les choses qui sont belles : il y en a beaucoup ; il y en assez pour rassasier cette faim de bonheur que j'ai puisée tout au fond de mes rêves.

J'atteins, à l'ombre de la haie, le panier d'osier qui contient le goûter : des tartines de pain bis, des fraises, les premières, blotties dans une grande feuille de chou. L'œil du gros Boula maussade, là-bas, s'anime : non, assurément, ceci n'est pas de la magination...

Mais des cris éclatent derrière la haie, et Sassy reparaît, de nouveau abîmée dans la douleur, les genoux couronnés d'où perlent de menues gouttes de sang.

— Je courais... il y en a trois de scarabées, oncle Pascal... et dix cailloux blancs qui brillent comme du marbre... et vingt petits, et peut-être plus quand on cherche bien... les cigales, il y en a trop, je ne les ai pas comptées... J'étais si contente... Tiens, voilà ta pipe, mais j'ai perdu ton canif... je courais... j'étais si contente, et j'étais fière... Alors j'ai buté sur la racine du gros pommier... je suis tombée... et ça fait mal, Mima, ça fait mal...

Vite le taffetas anglais de l'oncle Pascal, et baiser la place pour ôter tout le mal... Regarde le goûter, Sassy, le beau goûter avec des fraises...

Mais Pascal reste tout grave. Il a allumé sa bonne bouffarde. Son front aplati se plisse de trois rides en aigrette. Il me regarde longuement à la dérobée et puis

se met à ciller. Et il marmonne, absorbé :

— Sassy aussi était si contente... et puis elle a buté sur la racine du gros pommier... elle est tombée... et ça fait mal...

III

— Tu ne veux pas m'accompagner, méchant Pascal ? Je vais mourir de peur ! Mme de Pennes m'intimide, elle est toujours enrhumée du cerveau !

Pascal lève son long nez en museau. Les enfants, appliqués, enluminent leurs albums, la langue au coin des lèvres. Il pleut.

— Jamais ! C'est contagieux : je me moucherais tout le temps ; tu serais fâchée.

Il pleut. La pluie ruisselle et bruit, la campagne est vernissée. Mes guêtres, un manteau... En route !

En franchissant la grille à flèches dorées qui enferme mon domaine, je me retourne, je l'embrasse tout entier du re-

gard : deux hectares de pelouses rondes et bêtes, des chemins géométriques mutilés de rigoles et, perché sur son perron bleu, luisant et neuf, le castel rouge à porte jaune, deux fenêtres à droite, deux fenêtres à gauche, cheminées, paratonnerres... on dirait un joujou modèle pour petits enfants de bourgeois géants.

Ah, oui! je marcherai tout exprès dans les flaques d'eau des ornières, et, en passant près des taillis, je secouerai sur moi une volée de diamants... Et bonjour, père Martin! Et bonjour, Lise et Palmyre... beau temps pour les récoltes!

Les muscles : des billes d'acier roulant dans du velours. Et ce cri de joie de la jeunesse...

Voici la Saulnaye.

Deux bornes marquent l'entrée du parc et sur le large chemin les arbres se caressent des branches. On s'enfonce dans le silence et la paix, dans les mousses et les fougères qui frissonnent autour des troncs sombres.

Puis c'est l'air libre, une étendue de ciel : la Saulnaye toute blanche, flanquée de tours rondes, écrasée sous son grand toit du XVIIe ; une cour mal pavée, un jardin à la française poussé à la diable, débordé par les ifs et les buis et, au loin, des pelouses, des prés à l'infini, le ruban de plomb de la rivière...

Mon Dieu, qu'il fait doux ici ! Des nichées d'hirondelles s'envolent du toit ; un vieux cocher qui traverse la cour, voûté et blanc, touche sa casquette. Toutes les portes sont ouvertes, et les pièces basses ont l'air de vous offrir leur cœur.

Et cependant, je me sens intimidée.

Je prépare mes phrases, la première, la deuxième... et puis le temps qu'il fait, les pauvres gens, le curé, les moissons...

Mais c'est un désert, ce château ! Je vais déposer mes cartes sur cette vieille commode et m'enfuir...

— Comment, Madame, on vous laisse là toute seule ! Et vous faites à ma femme

la grâce de traverser cette grosse pluie pour venir la voir...

Me voilà prise.

— Je suis heureux de cet honneur de vous rencontrer et de me présenter à vous... Je suis le baron de Pennes. Je reconnais notre nouvelle voisine aperçue déjà à l'église. Permettez-moi de lui souhaiter la bienvenue...

Un grand châtain; il semble aimable, gentil, mais il fait des phrases.

— Mme de Pennes n'est donc pas là?

— Ma femme est un peu souffrante, Madame. La pluie la déprime, oui. C'est dommage... Ma femme est fragile... Mais vous allez vous reposer, vous réchauffer. Mais si! on va vous faire du thé. Ah! mes chiens sont très affectueux! Cela ne vous déplaît pas? J'adore les enfants, et à défaut d'enfants je m'entoure de vie comme je peux...

Je réponds au petit bonheur. Ces vieux murs, l'harmonie du lieu me parlent plus haut que cet homme du monde au main-

tien élégant et naturel qui a les traits de sa caste, nez mince, méplats délicats, mâchoire dure et fine sous la courte moustache. Pourtant, dans l'insignifiance des mots, sa voix, très douce et basse, me parle aussi.

— Votre mari est très absorbé. Je sais. Ses usines. Il appartient à cette solide aristocratie industrielle dont un pays...

Je coupe. Il m'ennuie avec ses phrases. Et pourtant je m'entends dévider les mots sur le même mode. Nous sommes englués dans les formules ampoulées et faciles. Et autour de nous le vieux salon reste grave et simple et dit la vérité. La tapisserie bleuâtre du fauteuil où je suis assise attire mon œil et mon toucher; j'en caresse le bras comme une main de vieil ami.

— J'ai aperçu déjà votre mari dans sa superbe limousine, une Dion, n'est-ce pas? rentrant bien tard... Vraiment, vous êtes privée ainsi de lui...

J'indique minutieusement l'heure du départ de Maxime et l'heure de son re-

tour, ses congés si rares... Je m'étends sur ma solitude, j'en fais une sorte de croquis conventionnel où l'on me devine attendant anxieusement tout le jour... Je coupe de nouveau cette prose officielle par une phrase hâtive et moqueuse que j'arrête, aussitôt, confuse de mon trouble comme s'il allait trahir un secret devant cet étranger. Et tout à coup, je sens s'immobiliser sur moi un regard perçant et scrutateur; puis le sourire reparaît comme un masque, et les phrases se poursuivent, presque impertinentes d'indifférence polie.

Un domestique a déposé le plateau du thé: des argenteries fort belles, d'une ligne simple; des beurrées, du miel, des biscuits.

— Cette belle propriété que vous avez créée...

Se moque-t-il? Vraiment, il exagère. Involontairement, je relève la tête, je cherche son regard, et aussitôt je ris. Il rit aussi, obligeamment, par déférence à ma gaieté. Puis, tout à coup, il en devine

la cause. C'est comme une détente brusque, tout son visage semble s'ouvrir; il a une face jeune, au large rire gamin qui déborde des yeux gris et sabre les joues de grandes lignes joyeuses.

— Mais elle est affreuse, ma maison!

— Affreuse, Madame!

Et aussitôt, sans transition, me voilà lancée, confiante, ravie de m'épancher après cette contrainte :

— N'est-ce pas, c'est amusant, la pluie, et ce ciel qui court, et cette terre contente qui boit? J'ai fait une promenade délicieuse pour venir. Laissez jouer les chiens; je les adore... et aussi les vieux meubles qu'on reconnaît comme de vieux amis. On doit être heureux, ici... Vous savez je ne m'ennuie pas du tout chez moi. J'ai menti tout à l'heure. J'ai des enfants, trois, et ils sont gentils, vous verrez. Je ne lis pas beaucoup; non, j'aime mieux regarder, et faire des choses, des promenades, ou jouer... avec les enfants on a une excuse... En ville, l'hiver, j'écoute des con-

férences, je vais au théâtre, je m'habille, je fais des visites. Mais je préfère courir les champs. Et puis j'aime être heureuse, figurez-vous, ça m'amuse. Et ici on peut. La campagne permet cela; les gens tristes l'ennuient.

Nous avons grand'faim tous deux, nous puisons l'ambre coulant du miel, nous cassons des biscuits, nous faisons notre ménage, serrés contre le plateau. Il a mis un coude sur le genou de sa culotte de cheval, il remue la cuiller dans sa tasse de thé. La bouilloire fume entre nous.

— Je suis un type très simple. Je vous assure. J'aime les vaches et les chevaux, et le blé; tout ce qui pousse et vit. Les gosses aussi, c'est si gentil. Et les paysans qui ont grandi avec moi. Ma femme n'est pas heureuse au château : c'est vrai qu'il y fait humide; moi, vous comprenez, j'y suis très attaché... Et puis nous y avons eu une petite fille qui est morte... Alors, je vis au dehors, je surveille mes récoltes, je marche, je monte

à cheval. Vous savez, il faut que je sois content, sans motif, parce que je me porte bien et parce que c'est ma nature.

Nous rions. On ne pourrait mieux se comprendre. Nous parlons tour à tour, sans prendre la peine de nous répondre.

— Moi, j'aime chanter très haut, crier, me donner chaud, être essoufflée. Et vous ?

— J'aime être fatigué, comme une brute, et dormir.

— Moi, j'aime rire sans savoir pourquoi. C'est ridicule; j'ai vingt-huit ans! Mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Moi, j'adore les bonnes choses : le vieux vin et les douceurs; qu'on s'entende et qu'on soit de bonne humeur... et j'aime le thé, comme ceci, en causant, et tout ce qui est facile, confortable. Et je déteste qu'on pleure.

— Moi, je vais vous dire : je m'irrite contre tout ce qui m'empêche d'être heureuse.

Nous rions encore; il se frotte les mains; déjà nous sommes de vieux camarades,

comme des enfants qui ont lié connaissance et se sont tout dit, parce qu'ils aiment la même toupie et le même jeu de cheval.

— Oh! je voudrais vivre ici, dans des chambres pleines d'enfants, et être bonne, et secourir de vieux pauvres confiants, et faire déborder mon bonheur sur toute la campagne!

Encore un instant, je sens s'immobiliser sur moi le regard profond et grave des yeux gris, sitôt ressenti, sitôt passé...

Mais quelqu'un est entré. M. de Pennes se lève.

— C'est ma femme. Je suis heureux; vous n'aurez pas fait la route inutilement. Christine, voici Mme Servyns qui a eu la bonté de venir vous voir...

Mme de Pennes s'avance, étroite et longue, drapée dans un déshabillé blanc qu'elle serre contre elle d'une main exsangue.

— Vous êtes trop bonne, chère Madame. Et quel courage! Par ce temps dé-

solant. Nicolas vous a donné du thé? Je suis toute transie. N'est-ce pas, ce temps est une chose terrible. Il me fait mal aux os. Et c'est triste, ici, c'est triste...

Elle s'est assise, tout le corps abandonné dans son fauteuil, et ses yeux sans regard vont vers la porte ouverte, vers la fraîcheur riante du printemps, sans un battement de cils, sans un sourire. Son mari s'empresse. On sent à ses mouvements experts et lassés qu'il a l'habitude de ces soins. Un guéridon, un coussin; il sonne, redemande du thé, des rôties...

— Mme Servyns va te préparer cela; elle le fait très bien. Tu n'as pas froid? Je vais fermer les portes.

Il ferme les portes-fenêtres à croisillons : la pièce s'assombrit aussitôt, basse de plafond, avec ses lambris et ses meubles foncés.

— M. Servyns ne vous a pas accompagnée?

La langueur de cette femme n'exclut pas une bonne grâce attristée.

J'explique à nouveau, docilement, la vie de travail de Maxime, ses heures de départ et de rentrée, ma solitude... Et encore une fois, comme je me trouble un peu, je suis consciente d'un court regard appuyé sur moi comme le pouce léger d'un médecin sur une artère...

— C'est terrible pour vous, terrible, dit Mme de Pennes de son air affable et épuisé. Quelle triste vie vous menez, toute seule, perdue dans notre morne Brabant.

Je réponds, en baissant la tête pour ne pas rencontrer le regard de M. de Pennes, que j'espère m'y habituer, en m'occupant beaucoup... Une petite honte me vient maintenant de mes épanchements. Et je repense à mes sujets de conversation préparés; je les reprends un à un, comme une leçon; les œuvres, la cure, le catéchisme; je passe les moissons qui me paraissent triviales et paysannes, indécentes de grand air.

M. de Pennes ne s'égaie pas de ce changement de ton, il reste les jambes croi-

sées, opinant aimablement d'un mot, d'une phrase banale et approbative. Un peu de gêne me vient comme d'une complicité entre cet étranger et moi ; et la conversation s'émiette.

Mme de Pennes raconte ses maux ; elle les détaille longuement, avec un plaisir amer, de sa voix faible et nasillarde. Et voilà que je me surprends arrêtant à mon tour sur son mari un bref regard, un de ces regards qui viennent d'une profondeur où germent, se nourrissent et croissent d'actives pensées dont nous n'avons pas conscience...

Je prends congé. M. de Pennes m'accompagne nu-tête sous la pluie jusqu'au bout du parc silencieux. Notre gaîté est tombée. Nous parlons avec application des récoltes, des promesses de fruits, des gros fermiers enrichis par la guerre, de l'état social bouleversé. Il me salue d'un baise-main déférent et rapide. Je me sauve vivement, par la route inondée, tandis que j'entends son pas décroître derrière moi.

IV

— Oh! charmante, et si simple, si aimable... Et un château, Pascal, une vieille cour, des lambris...

— Et le mari ?

— Le mari ? Très bien, le mari, un grand garçon très homme du monde, qui n'a rien inventé mais qui paraît bon.

L'humidité est pénétrante... J'ai fait allumer un feu de houille qui brasille dans le foyer de cuivre à coquille prétentieuse, projetant des reflets rouges dans tous les coins. Déjà j'ai changé de robe pour le dîner; les enfants dorment; il fait calme.

Tout de même, j'ai un peu forcé la note devant cet étranger... je me suis re-

présentée en dryade, en faunesse... Qu'est-ce qui m'a passé par l'esprit! Il a dû me trouver sotte. De quelle case de moi ai-je tiré cela?

— Il s'appelle Nicolas, Pascal, un nom de chansonnette!

Pascal, les cheveux blonds plaqués sur le crâne, en veston noir et escarpins, griffonne des caricatures sur un coin de buvard.

— Montre : c'est toi? Tu n'es pas si laid que cela, mais tu as moins de rein et de thorax, tu t'es avantagé.

— Naturellement : je suis toujours resté un avorton. Je suis né à sept mois, n'oublie pas.

— Oui, Pascal, tu te plais à rappeler ça, et c'est vrai, tu as l'air d'un têtard... Oh! que tu es drôle, Pascal, que tu es drôle, et petit, et laid!

Je bats des mains. Pascal rit en cri de coq. Puis brusquement s'assombrit.

— Marceline, voilà ton mari, j'entends l'automobile.

Aussitôt une rumeur ; des portes battent ; Jules se précipite sur le perron, achevant de passer son habit. Pascal jette son dessin au feu ; je rectifie ma position, redressée sur ma chaise.

La voiture décrit sur le gravier une courbe majestueuse et ronflante ; Jules ouvre la portière : Maxime est descendu. Il se tient debout, suivant des yeux la machine neuve qui repart ; je vois son dos robuste et droit, le port raide de la tête, la main gantée tenant les journaux et la canne. Jules a pris l'imperméable jaune, il attend au port d'armes, un pas en arrière. Maxime se retourne, il embrasse d'un regard le perron bleu, la maison rouge, les fenêtres brillantes ; et il gravit l'escalier de pierre.

Tous les soirs je vois ainsi aborder l'automobile, Maxime en descendre et monter les marches de notre maison. Et toujours je le considère comme pour la première fois, fixement, l'haleine retenue. Et je me dis : voilà Maxime, ton mari...

La porte s'ouvre, Pascal va au-devant de lui, la main tendue d'un peu trop loin.

— Bonsoir, cher ami, ça va? Tout marche là-bas?

Maxime a un costume neuf, d'un tissu anglais bien coupé. Ses épaules larges sont effacées, la poitrine s'avance, le ventre maintenu d'une tension des muscles; la figure, barrée d'une moustache noire, est grande, aux traits importants et satisfaits.

— Cela ira, j'y mets bon ordre.

Ses yeux, dont l'âge rend l'orbe un peu saillant, font le tour de la pièce.

— Du feu... A la fin du mois de mai.

Il ne blâme pas. Il constate.

— Vous voudrez bien m'excuser, mon cher, si je reste en tenue de route. Je suis un travailleur, moi.

Pascal l'excuse, comme tous les soirs. Debout sur une jambe, Pascal a l'air d'un héron maigre.

— Tu n'es pas trop fatigué, Maxime?

Phrase malheureuse, je le sais. Mais que trouver? Je suis assise au bord de ma chaise. Et Jules tarde à annoncer le dîner...

— Je ne suis pas fatigué, Marceline, je ne me permets pas d'être fatigué.

Maxime ajoute, gonflant sa sentence de majuscules :

— La Fatigue est un Luxe de Désœuvrés.

Jules annonce le dîner.

Le couvert est mis dans la salle à manger havane où tiendraient à l'aise les quarante gros ventres de Pascal. Le lustre de cuivre aveugle. Il fait froid.

— Des gaillards qui parlent de se mettre en grève. Qu'ils essaient. A qui aura les reins les plus solides! Ils verront. Le gouvernement nous rend la tâche impossible avec ses continuelles concessions.

Pascal murmure le sobriquet du ministre : la Concession à perpétuité.

Maxime ne relève pas ce propos frivole. Je raconte ma visite au château, en un raccourci rapide.

— De la toute petite noblesse, dit Maxime. Des hobereaux. Et pas de fortune.

Il conclut, toujours avec des majuscules :

— Fin de Régime.

Son regard embrasse la table chargée du surtout d'argent neuf et les vastes murs où luit l'or des gros cadres.

Pendant le café, tandis qu'il s'éloigne pour chercher les cigares qu'il garde enfermés, je prends le bras de Pascal.

— Dis, ces ouvriers, ils ont raison, n'est-ce pas ? Pourquoi pas eux aussi ? Nous faisons des bénéfices insensés. Pascal, tu vois comme nous devenons chaque jour plus riches... Nous nous engraissons dans ce pauvre pays qui a encore si mal... Oui, nous maintenons la vie chère aux pauvres gens...

Pascal évite de me voir, les yeux clignotants.

— Mais non, mais non, tu exagères.

Il avale sa salive et tranche, la main levée :

— Laisse faire ton mari.

Et il achève par l'habituel refrain dont il me ferme la bouche :

— Ton mari a toujours raison.

Maxime revient avec le tintement de son trousseau de clefs neuves, un gros cigare aux dents.

— Toutes les armoires ouvertes. Toutes les clefs sur les portes.

C'est la vérité. Je ne réponds pas. Les yeux de Pascal clignotent encore. C'est comme si je l'entendais dire : va fermer tes armoires, ton mari a raison.

— C'est vrai, Maxime. J'oublie toujours. Demain j'accrocherai mon trousseau à une chaîne, comme toi.

Je prends ma tapisserie. Pascal reste de guingois sur sa chaise, l'air d'avoir mal aux dents. Maxime discourt sur la reconstitution du pays et les sacrifices à la patrie.

Dix heures et demie... Toutes les pendules de la maison, admirablement réglées, sonnent d'un timbre différent, y compris le coucou sur le palier. Maxime,

mis en belle humeur par sa propre éloquence, les écoute, les compte d'un air satisfait. Il y en a huit. Puis son regard fait le tour de la pièce, il semble compter aussi les sièges, les bronzes, les candélabres d'or. Au passage, ses yeux s'arrêtent sur moi.

— Le plus joli de mes bibelots! Hein, Pascal!

Tête baissée, je roule soigneusement ma tapisserie. Pascal s'absorbe à écraser sa cigarette dans le cendrier, le nez dans la spirale bleue. Personne ne répond.

— Allons, petite femme, allons! C'est l'heure.

Je jette un bref coup d'œil à Maxime, debout, les mains dans les poches, la patte d'oie riante.

Ma tapisserie est rangée dans la corbeille. Il faut se lever.

— Bonsoir, Pascal!

Je lui souffle à l'oreille en passant, comme s'il avait besoin qu'on lui donne du courage :

— Tu sais, il fera beau demain...

Maxime me précède, remontant son chronomètre sur l'escalier, et je le suis lentement.

En me penchant sur la rampe, je vois Pascal en bas, les yeux levés. Et je lui mime des bonsoirs et je lui jette des baisers du bout de mon doigt, et je hausse les épaules, et je ris, quoique j'aie le cœur lourd tout à coup; et la figure de Pascal se détend à ma gaîté, il rit aussi, silencieusement, d'une longue grimace. Alors j'entre avec Maxime dans notre chambre, dont il referme la porte sur moi.

V

— Tu veux que je te raconte notre dîner à la Saulnaye ?

L'automobile vient de démarrer. Jules remonte les marches du perron, détendu, les mains aux poches, sifflotant.

Il fait un soleil clair. Le couvert du petit déjeuner brille, couronné de grands plats de fraises.

A la place de Maxime, des débris de toast, les deux coquilles d'œuf brisées, et la chaise repoussée coiffée de sa serviette.

— Vous pouvez vous sauver, les enfants... Eh bien ! voilà. Il n'y avait là que la sœur de M. de Pennes et son mari, le comte de Guerny ; il a perdu un

bras à la guerre; ils s'aiment, Pascal, tu devrais voir! Ils ont cinq enfants, elle est toute jeune, et jolie : un amour! et gaie! A tout ce qu'elle dit, elle ajoute : N'est-ce pas, Jean? Et l'on sent que Jean lui a toujours donné raison... Mme de Pennes souffrait de ses douleurs. Les douleurs de Mme de Pennes semblent ralentir la circulation de l'air, et l'exubérance de sa belle-sœur Fancy le remet en mouvement. Leur présence dans une chambre, c'est comme le temps d'avril, quand il souffle le froid et le chaud dans la même minute. Et chaque fois, Nicolas — tu sais, c'est M. de Pennes — change de visage comme si le soleil l'éclairait ou s'en retirait. Le menu était simple, mais il y avait trois domestiques pour nous servir; et une précision, un calme, une ordonnance! Pascal, veux-tu le croire, je me sentais plus chez moi que chez moi... et j'étais joyeuse : tout dansait en moi! Souvent, au salon, la lumière baissait; elle est répandue par de grandes lampes à l'huile

qu'il faut remonter, et Fancy ou Nicolas couraient le faire; on voyait leurs visages qui se ressemblent, illuminés sous l'abat-jour. Ils ont de jolies figures, toutes claires, où rien ne se cache de leur pensée qui est aimable et directe. Maxime avait un smoking tout neuf, Pascal. On a causé à bâtons rompus, Fancy racontait qu'elle avait eu deux enfants pendant la guerre et un autre depuis... « N'est-ce pas, Jean? » et Mme de Pennes disait qu'elle aussi avait eu une petite fille dont elle n'oubliera jamais la naissance; elle a failli en mourir; elle n'était pas assez robuste pour mettre au monde des enfants : tous eussent pu s'en rendre compte d'avance. Et Nicolas — tu sais, c'est M. de Pennes — écoutait d'un air affable, mais tous les traits de son visage se creusaient, et j'ai compris tout à coup bien des choses auxquelles on ne pense pas quand on voit un ménage de gens bien élevés, bien unis : comme de grandes blessures dissimulées sous un bel habit. Maxime a

dit qu'il considérait comme un devoir d'élever trois enfants : chacun des conjoints se trouve remplacé et le troisième rejeton assure l'accroissement de la race. Jean et Nicolas se regardaient d'un air effaré et Jean disait, en se grattant le nez, que c'était vrai, que ces calculs faisaient honneur à Maxime, mais que lui n'en avait jamais pensé si long. Et puis on a parlé de la guerre, et tu sais que Maxime parle très bien de la guerre. Nicolas, qui s'est engagé en même temps que son beau-frère, en parlait peu, mais Fancy a crié qu'il a été blessé deux fois. Tout le monde était excité, et moi je me taisais; j'avais comme un mal intérieur. Fancy a demandé à Maxime s'il était parti, et il a répondu que non, avec beaucoup de majuscules, qu'il se devait à ses Affaires, à son Foyer, à sa Femme, à ses Enfants. Et Jean s'est encore gratté le nez d'un air méditatif, mais il n'a rien dit. Alors Maxime a parlé de la Reconstitution morale du pays, et Nicolas en parlait aussi, tout bas,

d'une voix arrachée comme on parle d'un être cher qui est malade et qu'on espère cependant voir guérir... Je te raconte tout cela très mal. Tu ne vois pas Mme de Pennes, tout en blanc, très décolletée, avec son long corps maigre appuyé à des coussins et Fancy assise sur le bras du fauteuil de Jean, et Nicolas debout contre la cheminée, les mains dans les poches du smoking; et Maxime dont les escarpins vernis luisaient comme des soleils, et qui parlait en faisant des gestes de la main comme s'il s'éventait... Et moi, Pascal, ne disant rien, mais heureuse, heureuse! avec tout mon cœur qui riait, qui disait oui, qui bondissait vers tous les autres, vers toutes les choses, qui était partout et en tout... je ne peux pas t'expliquer; c'est comme si j'avais retrouvé de vieux amis que pourtant je n'eusse jamais connus... Mme de Pennes m'a embrassée avec une sorte d'effusion passive et languissante; elle m'a priée de l'appeler Christine et de revenir souvent. Et Fancy viendra

à cheval avec Nicolas, et nous ferons des promenades et du tennis, Pascal, et les foins, et des tas de choses... Et tu ne te cacheras pas dans ta chambre comme le jour où ils sont venus en visite! Maxime était satisfait : il se carrait dans l'automobile, en revenant, et répétait : « Ils ne sont pas mal pour de la toute petite noblesse. » Et toi, que dis-tu de tout cela?

Pascal beurre minutieusement son pain et le rebeurre.

— Dis?

Pascal répond :

— C'est très bien.

— Tu n'es pas enchanté que j'aie de si bons voisins? Tu n'as pas l'air content.

Pascal répond :

— Dame! je ne les connais pas.

Évidemment, Pascal est de mauvaise humeur, ce matin. Il n'a plus du tout de menton.

— C'est le soleil, Pascal. J'ai remar-

qué que le soleil te fait du mal. Et moi, il m'enivre... Je vais à la cuisine interviewer Céline. C'est jour de conserves.

— Bonne chance! dit Pascal.

VI

Ce que j'aime en Nicolas, c'est sa simplicité. Beaucoup d'ancêtres derrière lui ont pensé, ont agi, ont parlé avec finesse et politesse : il n'a plus d'effort à faire pour trouver des gestes ou des paroles... Et puis, quand Nicolas regarde un champ, il ne pense pas : moi dans ce champ, moi par rapport à ce champ... Il regarde le champ qui est vert sous le ciel. Et quand on dit à Nicolas : le temps est beau, ou : un tel a dit ceci ou cela, il le croit. Nous regardons ensemble les choses, et ce qu'il dit je le crois, et ce que je dis il le croit... Nous sommes simples à deux...

Ces heures qui passent, que nous vivons, qui sont faites d'un peu de nous,

de la force qu'elles nous ont prise et que nous leur avons donnée... L'heure du matin, lavée et vierge; et Nicolas apparaissant à cheval dans le chemin clair. L'heure de midi, qui gonfle notre sieste de chaleur et d'orgueil. L'heure où une poussière d'or monte du piétinement des troupeaux...

— Mais écoutez donc, Nicolas, les insectes ont un petit chant plus mélodieux que celui des oiseaux!

Tout est neuf. Mes pensées sont neuves. Chacune de mes pensées m'étonne et me ravit. Et Nicolas s'en émerveille avec moi... Tout est jeu. Le jeu du soleil. Le jeu du vent. Le jeu des muscles. Le jeu de la balle blanche sur les raquettes, le jeu des cris sortant de la gorge comme l'eau d'une source, le jeu souple des membres profilés sur la brique rouge du *court*... Avoir chaud, boire, la nuque renversée, et rire !

Christine, serrée dans son manteau de laine blanche, regarde le sol ou le loin-

tain... Christine est l'esclave de cette passion qui s'appelle la tristesse...

Le jeu des jours qui passent, qui se consument dans l'été brûlant...

VII

— Je sors, Pascal. Je vais dire adieu à Fancy. Elle quitte la Saulnaye tout à l'heure. Les enfants m'accompagnent : tu ne viens pas?

— Non, dit Pascal.

Il m'accompagne jusqu'à la grille. Toute la campagne éclate de joie; c'est un alleluia d'oiseaux, de ciel bleu, de fleurs enivrées; les enfants, presque nus, dansent, grisés aussi comme les abeilles et les papillons.

— Tu es bien joyeuse, dit Pascal.

Il a ouvert le battant de la grille, la route s'étend comme un chemin de feu entre les champs.

— Je suis comme la terre. Je vibre de joie. Tu sais ce que Nicolas a dit hier? « Ce que j'aime en Mme Servyns, c'est son bonheur. »

— Marceline, dit Pascal, tu vas souvent à la Saulnaye.

Je regarde Pascal d'un bref mouvement de tête.

— Mais naturellement. Tous les jours. Pourquoi pas?

Pascal vide soigneusement sa pipe, la cogne sur son talon, observe, en fermant un œil, si le tuyau est libre.

— Ton mari désire que tu restes beaucoup chez toi, à soigner ton intérieur et tes enfants...

J'examine Pascal en un muet ébahissement.

— Tu deviens tout à fait fou, Pascal! Maxime me laisse toute liberté.

— Oui, dit Pascal. Maxime est très bon. Mais comme tu connais ses idées et ses goûts, tu t'y es toujours ralliée.

Je continue à étudier Pascal.

— Mima! Viens donc, Mima! crient les enfants.

Pascal continue :

— C'est la cueillette des cerises aujourd'hui : Maxime aime beaucoup la confiture de cerises.

Je suis abasourdie.

— Mima! crie Sassy, brandissant impérieusement le filet à papillons.

Tout à coup j'éclate de rire.

— Tu es trop drôle, Pascal. Et puis tu as l'air d'un champignon dans ce beau temps. Tu sors d'une cave. Va manger des cerises!

Je ris, je ris. Et je cours pour rattraper les petits.

— Tu sais, si nous ne sommes pas rentrés à midi, c'est que nous déjeunerons là-bas. Préviens Jules.

A la Saulnaye les marmots de Fancy encombrent tous les coins; la vieille Bretonne court comme une poule affairée, et Fancy, dans le hall, assise sur une malle

à chapeaux, bavarde, déclare qu'elle emballe, qu'il ne faut pas s'affoler, qu'on a bien le temps; son mari, la manche vide repliée, range d'une main ses cannes à pêche; Nicolas est couché dans une bergère. Tout le monde a bien le temps... Christine est dans son lit.

— Mais ne vous démenez pas tous ainsi, dit Fancy. Il y a encore une heure à perdre. Nous allons déjeuner tout à l'aise, et puis Marceline nous conduira à la gare avec Nicolas. Les enfants iront avec Babette et Flore dans le break et nous nous caserons tous dans le dos-à-dos. Vous reprendrez vos marmots au retour, Marceline.

Néanmoins, il y a du trouble à la fin. Tout le monde s'agite. C'est une galopade d'enfants dans un dédale de malles et de paniers. Fancy crie et se fâche, les domestiques sourient en bouclant des valises; Christine, en peignoir blanc, l'air navré, vient embrasser tout le monde et se lamente longuement.

— C'est terrible, un voyage avec des

enfants. Et cette chaleur. Vous prendrez mal.

Nicolas conduit. Le cob est frais. Nous sommes tous les quatre d'une gaîté qui part en fusées dont le cob prend ombrage. Les piétons, le mouchoir à la nuque, rient en touchant leur casquette, arrêtés au bord de la route. Et puis c'est la petite gare où les soucis croissent dans la cendrée, le vieux chef qui embrasse les cinq marmots, et une panique parce que Jean a oublié les cannes à pêche. La locomotive avec son plumet blanc apparaît au tournant de la voie; et tout à coup Fancy et Nicolas changent de figure, les deux visages si pareils, faits pour la gaîté, s'angoissent. Ils s'embrassent, ils ne peuvent se quitter.

— Ma petite Fancy... ma petite Fancy...

Nicolas la retient nerveusement.

— Tu vas me laisser tout seul!...

Le vieux chef enlève lui-même la nichée des gosses, Jean pousse par derrière de la main droite, Babette reçoit un colis

sur sa coiffe ; il y a des cris ; le bébé pleure. Fancy et Nicolas se sont séparés ; elle me prend dans ses bras, les yeux encore tout embués de larmes.

— Marceline, n'abandonnez pas Nicolas. Vous voyez comme il est seul, comme il a besoin d'être entouré...

Les adieux, les mouchoirs. Le train de nouveau serpente au tournant de la voie, puis disparaît brusquement.

Sur la petite place, le cob piaffe, entouré de gamins nu-pieds. Nicolas prend les rênes, je monte près de lui. Quelques mots sur le départ, les enfants de Fancy, sa grâce, sa gentillesse. Je vois de biais le profil fin qu'une légère contraction durcit, l'œil attentif fixé sur les oreilles du cheval.

Et la conversation tombe. Nous refaisons en silence le chemin parcouru dans la joie et les rires. La grand'route brabançonne s'étend, durement pavée, entre sa double rangée d'ormes poussiéreux. De chaque côté, les champs, une maison

neuve, une cité ouvrière grise et laide, une petite ferme où meuglent des vaches.

Je songe. Je pense à mille très petites choses, sautillantes et dispersées. Et j'ai la conscience vague que Nicolas pense à ces mêmes choses au même moment.

Je pense à des mots de Maxime, à des gestes de Christine, à des habitudes de l'un et de l'autre. Je pense à ma rentrée au logis, tout à l'heure, et à la courbe de l'automobile sur le chemin de gravier. Je pense à de lointains épisodes de notre vie conjugale qui revivent tout à coup dans mon esprit. Je pense à la soirée de Nicolas dans la solitude du château. Je pense au silence qu'il y a entre les êtres... Je pense que Nicolas et Christine forment un ménage uni. Je pense que Maxime et moi sommes heureux et enviés. Je pense...

Nous avons pris un chemin de traverse taillé dans la glaise séchée; les blés autour de nous coulent comme des ruis-

seaux tièdes; la voiture légère danse au hasard des ornières.

Les bornes du vieux parc et l'ombre soudaine des arbres arrêtent ma songerie. Voici la chère terrasse sommeillant dans la chaleur du jour. Le château respire par ses portes ouvertes, assoupi lui aussi; les salles basses dorment.

Nicolas écoute autour de lui dormir le silence.

Je voudrais dire quelque chose pour animer cette solitude, je cherche des mots à dire... Je voudrais être à moi seule toute la gaîté disparue de Fancy pour en remplir la maison de Nicolas...

Les yeux clairs rencontrent les miens. Nous nous regardons avec une gravité fixe. Puis je rappelle les petits. On répond, du côté des écuries et, en écho, à la ferme, au chenil...

Trois enfants suants, noirs de poussière, apparaissent au galop de leurs jambes nues...

— En route, les chéris!

Nicolas, debout dans son cadre merveilleux de maison du bonheur, dans la chère cour appesantie de bien-être, nous regarde disparaître sous les grands arbres...

VIII

J'aime marcher dans le soleil et dans la poussière, à travers les champs, au long des routes, dans la fraîcheur des prés, au bord sinueux du ruisseau vert de cresson, partout, partout où l'été vibre et flamboie... Nicolas aime cela aussi. Nous contemplons cette splendeur qui envahit la terre, les yeux pleins de soleil, haletants, le sang au front sous le chapeau rabattu.

La femme qui passe, un panier sur la tête, nous sourit, le cou tendu dans un arc-boutement de bœuf sous le joug; c'est une gaillarde solide et calme; elle n'arrête pas sa marche balancée :

— Vous gênez pas. Et pourquoi. On est jeune, on est fort, on est joyeux...

Par la belle route ondulée le rythme de notre course nous emporte.

— Nicolas, cette femme, qu'a-t-elle donc voulu dire...

— Rien, mon amie. Sûrement, elle n'a rien voulu dire...

IX

— Mon grand ami, je voudrais vous parler.

Nous avons fait une longue promenade, Nicolas et moi, entourés de nos chiens excités. Nous avons atteint par la route torride les bois où l'ombre frissonne, où le soleil ne se glisse qu'en dansant, où il semble que, dans un grand bain d'ombre, il pleuve de la clarté. Et maintenant nous nous sommes assis au bord du sentier qui doucement s'allonge dans l'infini des arbres.

— Je voudrais vous parler.

Et puis, je me tais. J'étais venue tout inquiète, exhalant mon indignation, prête à me plaindre de Pascal, à en appeler contre

lui, à faire soutenir ma cause et partager mon ressentiment.

C'était ce matin. Pascal allait nous quitter. Il rentrait dans son appartement étroit et chaud de la ville, et j'en avais pitié, mon cœur se serrait pour lui qui allait être tout seul. D'habitude, au départ de Pascal, mon cœur se serre aussi pour moi qui reste encore plus seule ; mais, cette fois, l'été est trop beau, mon âme est trop exultante pour connaître la solitude; et puis je ne suis plus seule, j'ai des amis ici... Pascal allait partir ; il tenait à la main sa vieille valise jaune, un feutre vert enfoncé sur le crâne.

— Couleur entrailles de chenille, Pascal !

Et tout à coup il a déposé sa valise et m'a dit, essayant de gouailler, avec des gouttes de sueur perlant à son front plat :

— Mon petit, je dois te le dire : tu es en train de te fourvoyer. L'amitié, ça n'existe pas. C'est bon pour des types comme moi. Ce grand garçon n'est pas un ami, il n'est

pas fait sur le patron des amis. Et l'amitié craquera tout d'un coup si tu la laisses grandir. Et tu auras de la peine. Tu es trop gaie. Il va arriver quelque chose.

J'ai très mal pris cette semonce; ce n'était pas la première, mais aux autres j'avais pu éviter de répondre de front; cette fois j'ai riposté vertement :

— Tu ne m'as pas regardée, Pascal, et tu me manques singulièrement de respect. Tu oublies à qui tu parles. Tu oublies aussi que je ne suis plus une petite fille, que je ne cours pas aux aventures le nez au vent. Fais-moi la grâce de penser que je sais juger les hommes et que je ne mets pas ma confiance dans le premier venu. Et rengaine une fois pour toutes tes mauvaises pensées; elles sont indignes de toi, de moi, et de l'homme que tu calomnies...

Pascal m'écoutait. Il allumait sa cigarette. Il a dit :

— Tu te donnes bien chaud, Marceline.

Furieuse, je lui ai arraché sa cigarette et l'ai jetée par-dessus les marches du perron.

— Pascal, je te défends de fumer : cela te rend trop maussade. Cela fait du mal à ton foie et à ton âme.

Alors Pascal m'a dit d'un air sérieux :

— Je t'ai tenue dans mes bras quand tu es née. Tu étais glissante et glapissante. Mon Dieu, que tu étais laide! mais je ne t'ai pas laissé tomber.

J'allais me mettre en colère de nouveau, mais j'ai pensé que je reverrais mon ami Nicolas et que nous marcherions dans la campagne et les bois, et que nous ririons, et que nous parlerions de nous; et une douceur me venait et une mansuétude. J'ai dit à Pascal que je le remerciais de son affection que je tiendrais compte de ses avis. Sur quoi Pascal a pris un air effrayé et méfiant; il m'a dit en reniflant l'air :

— Pas dans ton genre, ça... Qu'est-ce qui t'arrive?

Je l'ai frappé dans le dos, j'ai ri, en haussant les épaules; je l'ai traité de fou, de grand stupide; et nous avons couru vers le train. Il entrait en gare que Pascal n'avait pas pris son billet. Cela évitait tout retour offensif. Mais à la portière, le visage falot de têtard pâle se montra, essayant de rire, grimaçant le cri du coq :

— Mon petit, tu feras attention, n'est-ce pas... Tu te souviendras.

Et maintenant je n'ai plus envie de raconter tout cela à Nicolas; je ne veux pas ridiculiser Pascal; il me paraît pathétique et lointain; et puis... et puis...

— Qu'avez-vous à dire, mon amie?

Pour mieux suivre l'image de mes pensées, j'ai croisé mes mains nues autour de mon genou, les yeux perdus au loin. Pourtant, je devine, penché vers moi, le visage de Nicolas, le bon visage interrogateur, accueillant par avance à toute pensée d'autrui. Oui, comme il est bon, ce visage, et clair, et droit! Je m'absorbe en lui, je l'étudie, dans cet irréel où

les choses vivent une seconde fois aux yeux de notre rêve. Vraiment, Pascal est fou de douter de la sincérité de ce visage...

— Mon ami...

Ah! comme je vois bien, dans le vide que je scrute, passer sur les traits de Nicolas, en menues contractions, les impressions qui se succèdent... Et sur les miens aussi une brusque palpitation s'élève.

— Écoutez-moi. J'ai tout à fait confiance en vous. Ai-je raison?

Cette fois, c'est le vrai Nicolas que je regarde, tournée vers lui, l'attaquant de front. Il rougit un peu, surpris et un instant troublé, puis les yeux clairs se refixent sur moi.

— Mais naturellement! Pourquoi cette question? De quoi doutez-vous?

Et vraiment de quoi puis-je douter? de quoi vais-je parler à ce franc regard?

— C'est Pascal, mon ami... il dit...

Je balbutie des mots informes.

— Pascal? dit Nicolas; et il rit. Votre

cousin Pascal est une vieille fille ; il a des idées de roman à quarante sous. Il dit que je vous fais la cour, n'est-ce pas, et que nous allons nous perdre...

Je ris aussi, pleine d'une soudaine allégresse.

— C'est horrible, et je vous demande pardon pour lui ! Pascal a des idées !

— Mais voyons ! dit Nicolas un peu essoufflé, vous ne croyez pas cela possible ! Ce serait de la dernière goujaterie ! Vous ! oser glisser sur vous une pensée de...

Il s'arrête, coupant l'air d'un grand geste indigné.

— Ne parlons plus de cela. Non, Madame. Vous m'avez fait l'honneur d'un peu de votre confiance et de votre amitié ; veuillez m'en croire digne.

Des rafales de soleil fouettent les feuilles frissonnantes, inondent de coulées d'or les grands coteaux roux ; la figure de Nicolas s'en illumine au passage ; nous nous regardons face à face, dans une joie fraîche, profonde.

— Je vous demande pardon, mon ami, d'avoir parlé ainsi!

Nos mains se sont rencontrées. C'est une pression franche, solide, et courte.

Nicolas ajoute après un silence :

— Ah! non, n'est-ce pas... Ce ne serait pas chic... Christine... votre mari... cette liberté absolue... et cette bonne terre accueillante qui croit en nous... Non!

Il résume la foule des pensées qui se pressent à mon esprit; j'en tressaille de joie, le visage renversé, buvant la gloire pure de l'heure; mon cœur bat, rapide et fort.

Nicolas me considère en souriant, les yeux tout encadrés de lignes de jeunesse et de gaîté.

— Ma camarade est contente?

Je voudrais dire beaucoup de choses, mais il y en a trop; j'hésite, je me trouble, et je traduis mon élan d'une phrase, les mains jointes, toute frissonnante :

— Ah! nous pourrons encore courir et rire ensemble!

Et pour nous en convaincre, simultanément nous éclatons de rire et nous nous levons en bondissant. Les chiens qui chassaient reviennent, hors d'haleine, les yeux brillants. Les longues pentes des ravins nous appellent; nous courons de l'ombre à la lumière, fouettés de verdure et de soleil, dans le rythme intense de notre jeunesse et de notre joie.

Le soir radieux entre en vainqueur par les fenêtres ouvertes; j'écris à Pascal. Un triomphe passe à travers la banalité de ma lettre... Ah! pauvre Pascal! c'est qu'il ne connaît pas la sécurité et la joie d'avoir un ami, de pouvoir le comprendre et s'y appuyer!

« Le temps reste magnifique. Il pleut des prunes et des abricots; les enfants pleurent après toi; ces bons Pennes te font dire mille choses... »

Pascal, vieil ami secourable et fidèle... Mais comme il est loin déjà, perdu dans une brume...

Maxime n'est pas de belle humeur ce soir. Cela n'a pas dû aller tout seul aux usines. Son cou est gonflé et les veines de son front saillent. Il a bu beaucoup de vin; sa peau se violace. D'habitude j'ai peur, d'une peur d'enfant qui veut s'enfuir, quand Maxime soliloque ainsi, très haut, pour moi, pour les murs, pour les choses, pour rien... il s'emporte, il s'adresse aux êtres, aux événements, aux puissances qu'il ne peut prendre au collet, jeter bas, piétiner ; il gronde des menaces et des injures. C'est le moment de se faire toute petite, de disparaître, de ne pas se trouver prise entre ces colosses qui se battent pour des intérêts que je ne partage pas...

Mais ce soir un enchantement me garde et me protège. Je suis invulnérable, et les coups égarés de la lutte ne m'atteindraient pas. J'écoute Maxime mâchonner sa fureur ; une brume l'estompe, lui aussi; il est lointain, irréel... Pour un peu, je sourirais de ce tapage étranger...

X

Je croyais être jeune, je croyais vivre... Je suis née avec l'été. Chaque jour m'élance, m'épanouit, me colore. Nicolas dit que je ressemble aux épis de blé, tendus vers le soleil.

Tout me plaît et m'amuse. Chaque petite action de la journée est une offrande et une action de grâce. La vie est facile, aimable. Plus encore que par le passé je jouis de mes enfants, je m'unis à leurs jeux, ma fraîcheur d'âme est tout près de la leur. Ma bonne volonté auréole Maxime d'un nimbe d'indulgence; je l'écoute discourir, je hausse les épaules, je ris, je n'ai pas peur.

Et mes prières ont plus de foi, plus de

sincérité. Je redouble les pratiques, les stations à la petite église tout embaumée par l'air des champs embrasés.

Folles idées de Pascal!...

— Comme vous êtes énergique, Marceline, dit Christine en bâillant languissamment. Emmenez Nicolas : moi, j'aime mieux m'étendre et tâcher de dormir pour oublier le temps qu'il fait!

Ah! mauvaises pensées de Pascal...

Maxime parlait hier des gens qui sont *nés*, de ceux qui ne sont pas *nés*. Il s'est agrandi de deux champs qu'on dessinera en parc cet automne. Jules a maintenant sous ses ordres un jeune valet de pied en livrée bleu vif.

Nicolas et moi observons cela et puis nous nous regardons.

Les mots, les sourires, ces moyens par lesquels les humains communiquent, comme c'est grossier, primitif...

XI

Ah! ma vie court, elle se gaspille, elle palpite, elle suffoque de sa beauté, de sa vitesse à se dépenser.

Je veux que tous vivent ainsi, les hommes, les femmes, les chers petits enfants; je veux leur insuffler un peu de ma force et de ma joie. Ce n'est pas du bouillon et du vin que j'apporte aux malades, c'est ma vitalité, mon souffle, ma jeunesse que je les force à prendre, dont je remplis l'air malsain de leurs maisons, leurs pauvres yeux éteints qui semblent mourir avant leur corps.

— Vous comprenez, Nicolas? Prêter un peu de sa force, de sa santé, de sa gaîté...

— Oui, dit Nicolas d'un air méditatif, sa petite pipe entre les dents.

Nous sommes venus voir javeler le blé et aussitôt les enfants ont voulu s'y mettre. Et moi aussi, je ratisse, un mouchoir sur la tête, comme Suze et Laurence qu'on aperçoit là-bas au bout du champ. La moisson est superbe, couleur de pain cuit, et le gros ciel bleu est tout empanaché de blanc et d'or.

— Oui, dit Nicolas. Vous irradiez la joie; on baigne dedans.

— Ah! Nicolas, vous dites cela d'un air colère. Qu'est-ce qui vous prend?

Décidément, il fait trop chaud. Ce mouchoir m'étouffe; je jette mon râteau et je viens taquiner Nicolas adossé à une meule, auréolé de fétus de paille qui lui agacent les oreilles.

— Voilà ce qu'il y a : vous êtes fâché d'être inutile quand les autres sont actifs !

Nicolas ne se déride pas. Il fume à petits coups.

— Laissez-moi tranquille, Marceline...

Je le bombarde d'épis, on dirait d'une pluie de cuivre pâle.

— Non, vous avez besoin d'être secoué depuis quelque temps. Vous êtes maussade. Christine le dit aussi.

Tout d'un coup il prend mon poignet, l'immobilise d'une main nerveuse.

— Marceline, laissez-moi tranquille!

Il a une figure assombrie qui réprime ma gaîté d'un brusque serrement de cœur. Une inquiétude, comme une palpitation d'ailes, me traverse ; puis il se fait un silence, un petit arrêt de moi-même en moi.

— Mais, mon ami...

Nicolas dit d'une voix pressée, sans lâcher mon poignet :

— Je vous ai menti, Marceline, ou je me suis trompé : je ne sais plus. Je ne suis pas votre ami. Je vous déteste... Je vous aime... voilà. C'est tout.

Il rejette ma main et se retourne, les coudes enfoncés dans la meule, la face dans la paille.

Ah! le soleil, la moisson couleur de pain cuit, la joie... toute la nature a sombré, envahie de ténèbres. C'est fini. Tout est fini. La terre est morte comme mon bonheur, d'une mort tragique plus intense que la vie...

— Vous m'avez trompée...

Je ne peux pas parler. Je suis trop haletante. Mon souffle se traîne, s'exhale en frissons, se perd, se retrouve en bondissant.

— Alors, c'est fini?

Nicolas ne répond pas.

— Et depuis quand me mentez-vous? Sourdement, pendant que je m'en allais si confiante, à quoi pensiez-vous? Ah! c'est affreux, c'est affreux!

Les larmes me viennent. Je suis seule, abandonnée, et j'ai mal de la vie méchante qui m'a heurtée au passage, qui va m'arracher mon ami et mon rêve... Et Pascal m'avait prévenue... il savait... je n'ai pas voulu l'écouter... je savais peut-être qu'il disait vrai...

Mais Nicolas, brusquement irrité, s'est retourné.

— Fini! Qu'est-ce qui est fini? C'est fini parce que je vous aime? Quel crime ai-je commis ? Qui eût pu s'empêcher de vous aimer? C'est fini? Quand ma vie commence, Marceline! quand notre vie commence!

Je crie, épouvantée :

— Je vous défends, Nicolas, je vous défends... entendez-vous...

Retendu d'une secousse, Nicolas dit :

— C'est vrai. J'ai tort. Mais vous avez tort aussi de m'en vouloir. Je vous assure que j'ai été de très bonne foi. Et vous voyez, je vous préviens aussitôt que je vois clair en moi. Car je suppose que je vous ai aimée tout de suite, dès la première minute, aussitôt que je vous ai vue assise dans ma maison. J'ai senti que vous étiez née pour y vivre, l'héritage de joie, la part de bonheur qui me revenait... Mais j'ai cru, Marceline, à cause précisément de cette confiance innocente que vous

avez, de cette majesté de votre candeur, que mon sentiment pour vous garderait son harmonie et sa pureté. Cela n'a pas été. Vous êtes entrée trop avant dans mon cœur. Ce qu'on aime avec cette intensité, on veut le prendre pour le serrer à soi.

Ah! que le visage de Nicolas est pâle... il pénètre jusqu'à mon cœur, comme en un gouffre complice dont les eaux, jalousement, se referment sur lui. Mais mon esprit résiste, blessé de cette audace, tout frémissant d'indignation.

— C'est comme cela que vous osez m'aimer?

— Oui. Comme aiment les hommes. Avec une grande violence.

— Ah! taisez-vous!

Tout ce sang qui se retire au cœur et qui s'y congèle...

— Ah! taisez-vous. Allez-vous-en, Nicolas. Taisez-vous. Ne me regardez pas avec ces yeux. Vous m'insultez. Ici, dans cette campagne, sous le ciel qu'on voit... Et mes enfants qui jouent là...

Nicolas dit, la voix amère :

— Ah ! les grands mots, les grands gestes. Je vous insulte : moi ! Moi, Marceline ? Parce que je vous aime...

Avec ce mot, une douceur étrange et traîtresse m'envahit tout entière. Je me raidis, et la figure dans les mains, j'essaie à grands coups de volonté naufrageante de retrouver mon équilibre... C'est vrai que je me bouleverse bien fort... bien vite... je ferais rire beaucoup de femmes !

— Où en sommes-nous ? Voyons. Il faut éclaircir, terminer cela... Depuis quand dure-t-elle, cette comédie d'amitié que nous nous sommes jouée ? Trois mois, quatre mois... Cela ne compte pas : les cœurs n'ont pas eu le temps de s'accoutumer à aimer !

Nicolas a un court ricanement, les dents serrées.

— Peu importe, d'ailleurs. Si le mal est fait, il faut y remédier. Nicolas, il ne faut plus nous voir.

Cette fois Nicolas me fait face d'un brusque mouvement. Et je rencontre l'éclair de ses yeux devenus tout noirs.

— Vous croyez cela possible ?

— Mais oui. Et nécessaire.

— Et Christine ? Et votre mari ? Le curé, le notaire, le docteur. Nos gens. Ils penseront quoi de cette brusque rupture ?

— Ce qu'ils voudront. C'est un détail.

J'ajoute :

— Vous m'avez promis, Nicolas. Rappelez-vous. Je vous ai cru.

Nicolas se tait. Il regarde au loin le travail rythmé des femmes et le jeu des enfants. Il semble suivre leurs gestes avec grande attention.

— C'est bien, Marceline. Je ferai ce que vous voudrez. Je ferai de mon mieux.

— Merci.

Mais à mon geste de départ, il a un sursaut nerveux et il me retient d'une phrase hâtive, trouvée au petit bonheur, qui rompt brusquement l'impassibilité de

sa voix et de ses traits, une phrase qui s'élance et me retient, comme un bras tendu :

— Pourtant, il faudrait m'expliquer... pourquoi tout briser... il n'est rien arrivé de si grave...

Il retrouve son calme, respire quand je m'arrête pour l'écouter. Il achève d'une voix qui se raffermit peu à peu :

— Réfléchissez un moment, Marceline. Il faut raisonner. Au fond, rien entre nous n'est changé. Je ne vous en aime ni plus ni moins pour vous l'avoir dit. Au contraire, en le sachant, nous pourrons mieux éviter tout retour de scènes qui vous bouleversent ainsi. Je vous le promets, car j'ai un grand souci de vous épargner du trouble. Je n'ai pas toujours respecté l'honneur des femmes, c'est vrai... Vous permettez que je vous dise cela? Il est juste que votre innocence ne s'illusionne pas sur l'homme que j'ai été. La vie est triste et on est seul. Et puis, ces femmes-là, c'est autrement. Que m'im-

portaient leur paix d'âme et leur vertu? Mais vous, je ne voudrais pas, vous entendez, toucher à l'harmonie de votre vie, même par un mot, même par la pensée...

— Je le sais, Nicolas. Alors?

— Alors, laissez-moi vous voir quelquefois. Je vous assure, une rupture comme vous la voulez n'amènerait que du mal, beaucoup de souffrance inutile, et peut-être de brusques revirements plus dangereux que des mesures moins tapageuses.

Nicolas est bien calme. C'est un gentilhomme et un homme d'expérience. Il connaît plus de choses que moi... J'ai eu tort peut-être de m'affoler ainsi...

— Pourtant nous avons fait un contrat. Le voilà rompu. Pourquoi le suivant serait-il respecté?

Le regard de Nicolas vacille. Mais il se reprend encore et dit en baissant la tête :

— Parce que j'apprendrai. Parce que je vous aime, Marceline. Comprenez-vous, tout est possible alors.

Nos yeux se rencontrent et brusquement s'assombrissent comme pleins d'une menace profonde.

— Vous êtes sûr, Nicolas?

— Très sûr, répond Nicolas d'une voix sourde.

Dans ses prunelles toujours rivées aux miennes passe une violence soudaine. Une longue palpitation, comme une prescience tragique et douce, naît et court en moi... Mais je m'attache aux seuls mots de Nicolas, et j'y réponds gravement :

— Je me fie à vous, mon ami. Il est inutile que je vous explique tout ce que vous savez et que je pense. Je me confie à vous, Nicolas. C'est tout.

Nicolas m'a écoutée parler, les yeux détournés, et je voyais tressaillir les petits muscles de son masque. Puis il s'apaisa; une grande vague de douceur passa sur ses traits.

— Je vous demande de me protéger, Nicolas.

Il dit d'une voix altérée :

— C'est bien, Marceline, j'essaierai.

— Sassy! Boula! Nous rentrons!

Nicolas n'offre pas de nous reconduire. Il embrasse les enfants, nous partons. J'entends sa voix donner un ordre au fermier qui s'avance, la chemise ouverte, ruisselant sous sa barbe rousse.

— Oui, mes chéris, très occupés! Un bain d'abord, et puis les leçons, et puis le beau livre de l'oncle Pascal. Et Mima vous met coucher toute seule. Et on peut faire bataille avec les oreillers jusqu'au retour de papa... et Françoise ne grondera pas!...

XII

Cette minutie dans le devoir quotidien, cette minutie dans les pensées quotidiennes; ce silence imposé aux pensées, comme un cadenas sur l'âme trouble et domptée.

XIII

C'est Christine. Elle m'appelle. Si je vais aussi souvent à la Saulnaye, c'est que Christine m'y appelle. Elle est faible et seule : elle aime, dit-elle, mon pas léger et mes yeux calmes autour d'elle.

La chambre de Christine, la perse des rideaux, le vernis sombre des lambris, le grand lit sous un grêle crucifix translucide et navré...

Christine me parle de ses maux. Je l'écoute presque religieusement. Je trouve à ce qu'elle dit un charme amer. Tout ce qui touche la Saulnaye prend pour moi un charme amer.

— Il fait si triste ici, dit Christine, saturée de mélancolie.

Nicolas souvent monte faire visite à sa femme. Il apporte du jardin un hâle frais et fouetté de vent.

Dolente, Christine décrit son mal du jour, interminablement, en nous regardant tour à tour, heureuse de cet intérêt sympathique à ses maux.

Parfois, furtivement, les yeux de Nicolas et les miens s'attirent et se repoussent, comme des lèvres altérées s'approchent puis s'écartent d'une coupe défendue.

Pour s'en aller, le soir, il faut traverser le hall, rencontrer Nicolas...

Derrière les pelouses, là-bas, le ciel est d'eau verte et mauve, et l'ombre autour de nous tombe doucement.

— Bonsoir, Nicolas.

— Bonsoir, mon amie.

Il monte du silence, de l'heure, de la présence de Nicolas, une langueur étouffée et muette que je bois à longs traits.

Cela dure-t-il l'espace d'une seconde?

Ou sont-ce des minutes qui passent?

Le soir ouvre comme une crypte immense à mon âme. La journée a atteint son apogée de splendeur.

XIV

Ce que j'aimerais, c'est de rester, les mains ouvertes, les yeux perdus, à écouter la mélodie mortelle et douce de la terre et du temps.

XV

Mais les jours d'automne, fondants et roux, je ne puis les laisser pénétrer dans mon cœur. Je ne puis ouvrir pour eux la porte de mon cœur. Il est si plein que je n'ose l'ouvrir. Cela fait mal dans le cœur verrouillé, d'un mal étrange et sourd, comme le bruit mat d'une haute mer endiguée.

— Vous êtes une vraie et douce amie, Marceline.

Christine m'attire à elle et me sourit de ses prunelles tristes toujours un peu chavirées. Je vois l'intérieur de ses paupières étirées par le cerne, et la pâleur des gencives découvertes. Je souris à Christine, les lèvres serrées et douloureuses.

XVI

Les enfants jouent à mes pieds. Ils sont beaux, ils sont joyeux. Je les regarde, consciente de leur beauté, attentive à corriger leurs défauts; c'est comme si mes mains soigneuses tenaient leurs petites âmes et les modelaient patiemment : métier de mère... Auparavant, mon être se dilatait près d'eux d'un bonheur grave et frais. Mais entre mes enfants et moi, un léger voile, comme un tulle de deuil s'est tendu.

Ce plaisir vif, intense de la maternité s'en est allé...

Cette fraîcheur duvetée de la vie s'en est allée...

XVII

Une lettre de Pascal.

« Marceline, n'est-ce pas, tu feras attention. Tu me l'as bien promis... »

La voix de Pascal est lointaine et petite, petite, et faible... C'est une voix qui admoneste et dit, alors qu'on meurt de soif et qu'on a commencé à boire et qu'on ne peut s'arrêter de boire : ne bois pas si vite; arrête-toi de boire...

XVIII

— Nicolas, écoutez-moi.

— Qu'avez-vous, mon amie?

— Je ne suis plus heureuse... Je suis inquiète. J'ai peur!

— Vous avez peur, mon amie...

— Non! Non, je n'ai pas peur... et vous, n'avez-vous pas peur?

— Non, moi, je n'ai pas peur... je n'ai pas peur, mon amie...

— Tout est bien, alors? Tout est bien entre nous?

— Oui. Oui, mon amie. Tout est bien entre nous...

— Christine, Maxime, tout est bien pour eux?

— Oui. Oui, mon amie, tout est bien pour eux...

— Oh! oui, Nicolas, tout est bien pour eux.

Il y a des jours d'été si calmes, où pourtant un souffle d'orage vous énerve, vous émeut, met en vous l'appréhension, la certitude d'une catastrophe imminente.

XIX

Nous prenons le café dans l'angle abrité de la tour. Nos ombres dans le soleil trop clair se silhouettent sur le mur blanc, tel un jeu varié d'ombres chinoises. Le poignet de Christine agitant sa tisane dessine sur l'écran une rotation frêle de roseau.

Et contre mon profil tout noir et fin sous un crayonnage de cheveux, Nicolas appuie doucement son visage. Je regarde, le cœur figé, l'ombre immobile et complice sous la caresse.

Nicolas, pâle, met longuement ses lèvres sur les lèvres de l'ombre.

XX

La suave et mortelle beauté de cet automne qui aspire l'âme, qui fait défaillir, qui frappe au cœur crispé...

Bientôt nous rentrerons en ville.

Maxime n'aime pas la chute des feuilles; on ratisse, on balaie ; c'est un ruissellement de gravier, un bruissement de feuilles sèches; mais les feuilles rouges, jaunes, tombent toujours.

Les coffres sont ouverts, il sent le camphre et la naphtaline. Les grands tapis exposés sur les pelouses résonnent sous les coups secs, comme de grands gongs sourds.

— Non, mes chéris, non, ne venez pas près de moi. Mima a du chagrin, elle est très occupée.

Oh! ce ruissellement du gravier sous les dents du râteau, c'est comme si l'on ratissait du soleil.

Non, non, je ne veux pas entendre cela... c'est un bruit horrible que ce soleil qu'on ratisse et qui va s'en aller, s'en aller, avec l'automne, pour toujours...

XXI

Dimanche. Cloches en large branle par les campagnes. Partout à l'horizon les petits villages étincellent comme des nids d'étoiles familières. Grand'messe. Chapeaux enrubannés des villageoises, odeur de corps et de savon. Orgue poussif, chantre aphone. Nous entrons processionnellement, Maxime en tête, en complet marron, la nuque gonflée sur le faux col. Mouvement, curiosité, hostilité. Nicolas et Christine dans le chœur, minces et recueillis...

Ah! j'ai de la peine... j'ai de la peine. Je ne croyais pas avoir tant de peine. Pourquoi donc ai-je tant de peine? C'est l'église, la douce église amie et conseil-

lère. Je me prosterne, les mains jointes, je m'unis aux prières, je suis l'évolution du poignant sacrifice. J'adore, courbée, infiniment obéissante. Qu'y a-t-il donc de subtilement changé en ma ferveur? Je ne puis ouvrir, même pour Dieu, ce cœur mystérieux où roule l'infini, qui briserait ses digues, qui m'inonderait, qui m'épouvanterait d'un tumulte que je ne connais pas, que je ne veux pas connaître...

Le déjeuner dominical. Rôti, perdreaux, bourgogne. Les enfants, assoupis, serviette au cou, l'œil vague. Le soleil noyé de douceur, en franchissant les glaces prend une lourdeur incandescente, enflammant le col des bouteilles, l'arrondi des couverts, un écroulis de poires dorées; à côté, une panse de melon se boursoufle, comme prête à éclater sous la grosse chaleur.

Maxime boit en silence, les veines bleues, les yeux saillants, les poings fer-

més sur la nappe. Deux heures sonnent.

Chaque dimanche, depuis huit ans, je reste ainsi, droite sur ma chaise, devant Maxime, écoutant battre les minutes. Et je vois mes tendres enfants, gonflés, repus, eux que je nourris de légumes et de pâtes légères, avec aux yeux cette petite fièvre épaisse des viandes et du vin.

Depuis huit ans... Et aujourd'hui, du fond de ce cœur fermé, verrouillé, une voix monte, qui dit : Non, je ne le supporterai plus. Non, je ne le supporterai plus...

Un trou dans le nappage, des poires gâtées au fruitier; Maxime hausse le ton : sa mère, elle, ne laissait pas le soin de ces choses aux domestiques. Je réponds, la tête baissée, d'une voix sourde, avec tout le mauvais vouloir de mon être qui se lève en moi. Maxime riposte. J'envoie d'un battement de cils les enfants au jardin. Et c'est entre nous le bruit d'une dispute, un bruit affreux, vulgaire qui, dé-

grade toute la dignité acquise de notre foyer.

Et cette voix qui monte de mon cœur et, comme le marteau d'une enclume, frappe plus fort, et puis plus fort :

— Non, je ne le supporterai pas! Non, je ne le supporterai pas!

Et puis, dans le mouvement de ma tête redressée, l'apparition brusque de Nicolas au seuil de la porte.

Nicolas a entendu...

Le chaos des paroles et des gestes tandis que se retire le sang du cerveau. Et la honte, la détresse de ce foyer violé...

Le regard de Nicolas rencontre le mien.

C'est comme si la paroi même de mon âme se déchirait ; et mon âme dénudée se divise jusqu'au fond au regard de Nicolas.

Quelque chose de profond et de fort me pénètre... une grande tendresse douce... et une volonté véhémente et calme qui

m'enveloppe, qui étreint et dompte mon âme nue, tremblante, sans défense.

Ce regard de Nicolas dans mon âme ouverte, je le subis tout le jour, sans émotion, sans conscience. Je vis dans une torpeur, comme un animal qui hiverne et qui dort, et qui sait pourtant qu'un jour il se réveillera.

Le soir est venu, illimité et grave : est-ce lui qui me réveillera, qui va me dire tout ce que je sais et que je ne veux pas savoir... qui va ouvrir les vannes cachées de ma conscience ?

Une inquiétude monte, grandit en moi, monte comme un vent de catastrophe, monte et balaie, et annihile, et grandit, tournoie, monte encore, passe...

Et, mystérieuse, la porte profonde et scellée de mon cœur roule sur des gonds invisibles. C'est d'abord un long frisson, un remous d'eau libre, hésitante, craintive du large; puis une langue d'eau, d'une voluptueuse coulée, gagne mes veines; et le fracas des eaux aussitôt la

suit, s'échappe : la grande houle, avec les lames de fond, les coups de bélier, les crachements, les ruées... tout ce que je gardais enfermé en moi et qui faisait si mal.

Ah! Tout mon cœur s'est répandu, j'en suis inondée, terrassée, ivre.

Mon ami... Oh! Nicolas!

Mes mains jointes et serrées ne peuvent retenir cet envahissement de Nicolas... tout en moi est inondé, saturé, enivré de Nicolas...

Je ne peux plus me défendre contre toi... je t'aime... je t'aime.

A quoi ont servi ces peines, ces promesses, ces regards fermés, ces mots, ces voix fermées, ces vies murées, dressées l'une contre l'autre et dont l'amour coulait sournoisement, disjoignait chaque pierre, rongeant brique et mortier, jusqu'au brusque éboulis, le désastre des pauvres murs écroulés de notre volonté...

Les murs, les portes, les gonds, les serrures, tout a cédé, a craqué, a croulé,

et j'ai été emportée dans le remous, noyée dans le tumulte et les délices.

Oui, je suis à toi... Oui! je suis à toi...

Oui! je connais la fierté humble et royale de t'aimer, de m'être abandonnée enfin au bonheur de t'aimer! Je vivrai ainsi, miraculée, de la divine pureté d'aimer...

Dans l'obscurité qui s'épaissit autour de moi, je me redresse, je me grandis lentement, le front offert à l'air du soir. Et il me semble que, vêtue de clarté, j'illumine la nuit.

XXII

Cette certitude où je vis, et qui suffit à mon âme orgueilleuse : la certitude de notre amour. Notre amour immaculé qui restera sans parole et sans tache.

Quand nous serons séparés, bientôt, je continuerai de vivre ainsi; et l'espace entre nous n'altérera pas l'immuable bonheur où je vis : c'est là ce qu'on appelle le pur bonheur des dieux.

XXIII

Pourtant, de partir, quelque chose en moi s'inquiète et brusquement se déchire. Cela passera sans doute : ce n'est que l'heure trouble du départ qui me donne de l'émoi...

Mais partir, déjà! Partir, si vite, quand l'été, lui, ne veut pas s'en aller...

Oh! je voudrais ravoir une seule fois dans mon âme l'âme de Nicolas... pour m'en aller rassasiée...

Cette agitation stérile, ces secousses au fond de soi-même, cette longue révolte qui monte et vous meurt aux lèvres, est-ce là ce qu'on nomme désespoir?

XXIV

Tout est fini maintenant : nous partons demain. La distance apaisera sûrement ce mortel gémissement de l'âme...

Nous avons dîné ce soir à la Saulnaye. Il y avait là du monde, quelques voisins, des cousines de Christine. J'étais très gaie, sans effort, et sincèrement j'étais contente, je semblais m'amuser; seulement, c'était une autre qui parlait, assise à la table de Nicolas, vêtue de ma robe blanche; c'était une autre qui regardait les yeux aimables et attentifs de Nicolas, de cet autre Nicolas assis à sa place d'hôte et qui causait aussi et qui était gai et qui semblait s'amuser. C'étaient deux autres; les véritables, Marceline, Nicolas, ces êtres

de chair et de frisson, étaient en léthargie, ligotés, jetés au puits secret de leur volonté agonisante.

La nuit était belle; nous sommes sortis sur la terrasse dont les pavés blancs brillaient sous la lune. Je me promenais avec Christine, avec d'autres invités. Nicolas, j'en suis sûre, se promenait par ailleurs. Alors quelle puissance a écarté tout le monde, a amené Nicolas près de moi? Pourquoi tous se sont-ils évanouis comme des ombres, et sommes-nous restés seuls? Peut-être nos sosies continuaient-ils, là-bas, leur promenade et leurs gestes. Mais Nicolas et Marceline, les véritables, se sont retrouvés comme se rejoignent les choses aimantées. Ils marchent côte à côte, et les liens dont ils se sont meurtris tombent doucement autour d'eux; ils émergent lents et silencieux de leur sommeil léthargique; ils marchent dans le parc irréel, tout blanc de lune, qui s'étend tranquille, comme un grand pays de luxe et de félicité; ils marchent dans l'ombre

noire et douce des longs chemins, ils marchent dans le silence qui les attire à lui comme des bras sombres. Ils marchent, ils vont vers un point mystérieux et tragique dont le souffle leur parvient plus chaud toujours et plus suffocant. Ils marchent comme dans le crescendo poignant d'une symphonie. Et pourtant, il n'y a ni son, ni atmosphère dans l'air raréfié où ils pénètrent; c'est un brasier désert où tout est suspendu, même leur souffle et le battement de leur vie.

Est-ce le jardin traître ou est-ce la voix de Nicolas qui me parle dans ce long silence haletant... Je vais mourir de ce silence : il m'épouvante, il m'enivre, je suis comme la proie terrifiée et inerte de la nuit.

— Nicolas...

Le silence de Nicolas... il tremble, il frémit, il se gonfle comme une grande voile qui va m'engloutir...

— Que voulez-vous, Nicolas, que voulez-vous...

Le vertige de ce silence me fait crier pour le rompre, pour tâcher de m'évader de lui.

— Nicolas... Mais je suis ici... C'est moi...

Ah! Le silence se fend : le silence gonflé se déchire en un cri :

— Marceline!

La voix de Nicolas, tremblante, inconnue...

— Je ne peux plus... je ne peux plus me taire, Marceline...

— Nicolas, qu'est-ce que cela fait ce que j'ai dit... Qu'est-ce qui compte hormis vous!

Le visage de Nicolas, tout émacié de douleur et de joie...

— C'est vrai? C'est vrai, Marceline? Vous voulez bien que je vous aime!

Oh! les visages qui se rapprochent ainsi, les yeux qui s'implorent ainsi, les âmes qui se touchent ainsi sont plus unies déjà que des bras ou des lèvres...

— Oh! mon ami... mon ami...

— Oh! toi... Oh! toi...

Les mots, les mots impuissants...

— Est-ce que tu sais, dis... est-ce que tu sais...

— Oh! je sais... Oh! je sais...

— Je t'aime, Marceline... je t'aime, comprends-tu?... Je t'aime...

Nicolas ne m'a pas attirée : nos êtres ont été comme aspirés par l'élan de nos âmes et rapprochés dans la même communion.

Une minute, dans l'infini, dans l'espace, hors du temps et dans l'éternité, Nicolas et moi sommes restés suspendus; je ne sais même pas s'il a touché mes lèvres, ou si leur jonction scellait le cercle parfait de notre amour...

Et puis nous sommes rentrés, lentement, en silence, sous le ciel blanc qui descendait entre les arbres.

XXV

Toute la beauté du monde est entrée d'une ruée dans mon cœur. Octobre frissonnant de lumière et de brume, octobre de lait, d'opale et d'or !

XXVI

L'automobile attend. Boula, installé à côté du chauffeur, se carre, fait le gros monsieur; les petites, près de moi, sont perdues au fond de la limousine, entre les cartons et les sacs. Déjà la maison est aveuglée de ses volets jaunes, et devant nous, allongé comme un tapis fauve, le jardin reluit sous le soleil refroidi.

— Maman, l'ami Nicolas!

Il se penche. Il baise les petites mains frénétiques des enfants. Et j'ai le temps de me raidir les nerfs avant de rencontrer ses yeux. Au choc de notre regard, nos visages s'irradient, éclatent d'une lumière profonde. Et dans cette fulguration, nous demeurons un instant, enivrés de certi-

tude comme si nos lèvres épelaient le jour et l'heure de notre réunion.

L'automobile démarre.

Il y a un flamboiement d'arbres et de lumière aux vitres de la voiture, comme un étincellement de disque roulant au soleil. La grille franchie, l'étendue violette des champs labourés paraît... là-bas, un grand bouquet d'or sombre : le parc de la Saulnaye... et la route droite, inflexible, qui s'allonge, qui entre dans mon cœur comme un long couteau gris...

XXVII

Auparavant, le monde fourmillait d'êtres, de choses neuves et riantes, de plaisirs, de devoirs plus allègres que les plaisirs.

Mes petits enfants étaient le nœud vital de ma vie.

Et Dieu s'étendait sur toute mon existence, comme une protection et une bénédiction; Dieu donne un sens à toutes les actions...

Il fait chaud dans la maison, d'une chaleur oppressante et sèche de radiateurs surchauffés; au dehors, c'est le froid gluant et gris des rues...

Maxime descend l'escalier de marbre; son chapeau de soie est strié de lumière;

il s'arrête, préoccupé, allume son cigare, en tire des bouffées lentes ; et, appuyé à la rampe, il m'appelle de sa voix de basse, le chapeau à la nuque; j'arrive aussitôt, automate penchée, les coudes à la balustrade du palier. Je l'écoute énumérer, en les comptant sur ses doigts, les emplettes, les menues obligations de ma journée, les amis auxquels il me faudra rendre visite : des étrangers, qu'autrefois j'aimais bien.

Cette allégresse perçante des enfants, là-haut...

Il n'y a ni mortels, ni vie autour de moi. Il y a des pavés, de la pierre; le ciel de ville même est en mortier gris. Tout sent la brique et la poussière. Tout a une couleur neutre de fresque lavée et confondue avec les murs et le plâtre. La vie m'entoure d'une fresque immobile et déteinte.

Cette maison qui est ma maison m'est étrangère comme un monument public;

son vestibule à tapis cramoisis me semble devoir être parcouru par des huissiers à chaîne d'argent.

Il y a un personnel nombreux à diriger, une table à présider, des enfants à surveiller, à éduquer : autant de corvées, maintenant, et de lassitudes...

Il faut parler, marcher, boire, manger, sourire, feindre d'aider son prochain, l'âme desséchée, le visage morne et durement fermé. Jamais il ne faut prier. Le mensonge d'une prière machinale ulcère trop la paroi de l'âme.

Il faut aller, les yeux faux et tranquilles; les dents serrées sur un secret; les mains serrées sur des lettres brûlantes, là, dans l'ombre d'un corsage...

Vivre dans le mirage incessant d'un monde irréel qui semble seul vivant; s'accoutumer obstinément à cette hallucination; se gorger de son vin homicide; se remplir le cerveau de fumées et d'ivresse, délirer en secret, les yeux clairs et tran-

quilles, les dents serrées sur sa démence... les mains serrées sur les lettres défendues...

« Oui, mon ami, oui, je suis votre espoir et votre vie, votre revanche, votre héritage! Oui, je suis la femme que vous avez attendue et qui est venue. »

XXVIII

Car je ne suis plus à moi.

J'ai contracté une dette sacrée envers toi ce soir-là, dans le jardin silencieux... Une dette plus pressante encore, celle de mes lèvres rapprochées des tiennes comme un serment inviolable...

Cette certitude, ce fanatisme de ne me devoir qu'à Nicolas. Cette sommation supérieure et irréductible qui me livre à lui, comme un bien qu'il a acquis et qui lui est dû.

Aimer : pain unique de ma vie...

— Oui, mon ami, vous seul êtes ma vérité, mon devoir, ma raison d'être.

Le cri de ton être vers moi, ce cri de ton isolement, ce cri de ta détresse qui résonne et ébranle incessamment les fibres de mon être, je ne veux plus l'entendre... je ne peux plus l'entendre... je suis épuisée de l'entendre... Ma volonté est épuisée, morte; une autre volonté l'a remplacée, est là, est prête, se bande, et part comme une flèche, comme un cri qui rencontre ton cri :

— Oui, mon ami! Oui! Vous viendrez! Car je vous attends. Car je suis votre amour!

XXIX

A table, Maxime parle d'un camarade.

— Une maison qui s'en va. Un mari bafoué, des enfants à l'abandon. Un amant dans la place. La ruine installée.

Il promène ses regards sur le groupe familial. Les petits, bien peignés, les mains roses; le couvert ordonné, reluisant; en face de lui, sa femme dont le sourire un court instant s'immobilise, s'empoisonne, comme glacé sur ses traits.

Maxime se rengorge imperceptiblement, un petit gonflement aux commissures des lèvres.

Et malgré moi, la brûlure âcre de l'opprobre m'envahit... Je baisse le front.

Mais, obstinée, effaçant tout par son halo aveuglant, la vision, l'obsession, la toute puissante hallucination...

— Oui, Nicolas, oui... je suis votre amour...

XXX

— Ah! Pascal! Qu'as-tu? Laisse-moi donc! Je te défends de me tourmenter ainsi! Je dormais! Laisse-moi dormir! Cela n'est plus supportable, entends-tu!

Ma voix, dans le silence ronflant des chambres de ville m'épouvante, et pour la dominer, je parle encore, plus haut et plus fort, du fond de la chaise longue à épais coussins de brocart où je suis couchée, où j'étais enfouie, où je sombrais dans un rêve.

Pascal est assis au grand piano de palissandre neuf. Il a joué : de cruelles et douces mélodies m'ont enlevée dans leurs méandres et bercée sur leur sein languissant. Et puis elles sont mortes. Et dans le si-

lence que fait la mort des sons, les deux yeux blancs de Pascal ont surgi comme de lointaines et fixes méduses, comme les deux phares d'une conscience muette.

— Je ne t'ai rien fait, Marceline. Je jouais loin de toi.

— Je dormais. Tu m'as réveillée avec tes yeux...

Pascal s'est levé. Il traverse la salle, il foule le tapis persan et la peau d'ours. Le grand lustre de cristal brimballe et tinte doucement à son pas.

— Marceline, veux-tu que nous causions... comme autrefois?...

Ah! ces choses, ces êtres, cette réalité qui m'empêchent de penser à Nicolas... d'attendre Nicolas... de vivre dans la vérité de Nicolas...

— Je n'ai rien à dire, Pascal. Je dormais.

— Tu es triste, Marceline...

— Triste! Je ne suis pas triste. Tu ne m'as pas entendue rire?

— Veux-tu que nous allions nous promener?

— Merci. Le pavé est trop sale.

— Appelle les enfants.

— Ils sont sortis.

— Prends un ouvrage alors. Je vais te lire quelque chose.

— Je n'ai pas d'ouvrage, Pascal, et je connais tes livres.

— Alors, Marceline, je vais m'en aller.

— Va-t'en, Pascal, si tu le désires.

Je ne puis laisser pénétrer en moi de la bonté, de la pitié, de la tendresse. Je suis aride à tout ce qui n'est pas Nicolas. Je garde intact mon paradis; je le défends...

— Marceline, écoute-moi.

Une irritation défensive, disproportionnée, commence à sourdre en moi.

— Je ne t'écoute pas, Pascal, mes oreilles sont fermées, tout mon être est fermé contre toi et contre tout.

Et je commence à trembler, tout au fond de moi-même, ramassée contre l'ennemi.

— Va-t'en. Tu as l'air d'une araignée contre le jour de la fenêtre.

Pascal ne rit ni ne se fâche. Il me regarde.

— Marceline, tu es occupée à gâcher ta vie.

Un court sursaut; aussitôt, je me reprends.

— Vraiment!

Pour gagner du temps :

— Tu rêves.

Mais je sais que l'heure est venue. Je ne pourrai empêcher cette heure de sonner. Pascal va parler. Tous les voiles dont je recouvrais jalousement ma pensée, toute cette protection de silence et de secret où s'épanouit la démence de l'amour, Pascal va la déchirer. Je vais voir violer mon paradis, me trouver face à face, dans son secret dénudé, avec des yeux neufs, des yeux ouverts, des yeux d'étranger...

Et d'une voix qui se précipite pour le protéger encore, je dis :

— Il n'y a rien dans ma vie... Je t'assure... Je suis la même... Je n'oublie aucun devoir... rien n'est changé...

Pascal s'est assis près de moi sur le coin du sofa. Il a une bizarre figure qui tremble et se durcit tour à tour. Il n'ose pas me regarder, intimidé, honteux pour moi de l'angoisse qu'il a lue sur mes traits.

Il dit gauchement :

— Tu aimes un homme, mon petit.

Le sang monte, d'un jet, dans toutes mes artères, les gonfle à éclater, puis s'écoule, les laisse vides, pauvres, flétries.

— Je t'assure, Pascal...

Pour me laisser le temps de me remettre, Pascal examine minutieusement une fleur d'or du coussin. Mais avec ce sang qui s'est retiré, toutes mes forces m'ont quittée.

— Pascal, je t'assure...

Brusquement, je vire. Ma défense tombe. Les yeux de Pascal, relevés, rendent puérile la lutte. Et puis je suis trop affaiblie. Je l'implore tout à coup :

— Je t'en prie... Pascal... Je t'en prie... Ne m'empêche pas...

Dans le masque élargi de Pascal, en

pierre, deux yeux me regardent durement.

— T'empêcher ? De quoi faire ?

Et une sensation fade et grisante, comme un flot de douceur, de faiblesse et de mort m'emplit tout entière ; je perds conscience, je sombre dans la douce amnésie de l'évanouissement comme dans un refuge ; et mes lèvres murmurent, réflexe de ma pensée mourante :

— D'être heureuse...

Pascal, le lustre, les grands meubles, le jour pâle des fenêtres chavirent d'un brusque tête à queue. Puis c'est le noir.

Une lueur fixe en surgit lentement, me réveille, comme l'acuité d'une douleur vient chasser les fumées du sommeil : les yeux de Pascal me surveillent. Est-ce mon angoisse qui se reflète en eux ? Ou Pascal a-t-il une douleur à lui, plus poignante, plus tragique, dont la force m'a tirée du fond de la syncope ?

— Pascal... Laisse-moi être heureuse...

Distinctement, j'ai vu un horrible spasme

défigurer le visage de Pascal. Mais j'ai dû rêver, car le voici, mince et doux, et rempli d'un attendrissement infini.

— Être heureuse, Marceline?... Pauvre petite Marceline... Je veux que tu sois heureuse...

Un dialogue court, serré, comme le sourd va-et-vient d'un cœur qui bat, s'échange de lèvres à lèvres :

— Je ne suis pas heureuse, Pascal...

— Tu l'étais.

— J'étais résignée.

— C'est cela le bonheur, Marceline.

— Tu ne sais pas ce que j'ai souffert. Tu n'as rien vu. Tu n'as rien compris. J'ai souffert, Pascal...

— Qu'est-ce que cela fait?

— Et je veux être heureuse...

— Tu ne seras pas heureuse. Tu pleureras. Tu pleureras, Marceline.

— Je pleurerai. Je pleurerai! Mais je serai vivante. Parce que c'est mon droit, et que je réclame mon salaire! Je veux être payée, Pascal, pour tout ce qu'il y

a en moi d'amour, de joie, de pensée, d'aspiration... Je veux être aimée, Pascal, parce que je n'ai jamais été aimée ! Et que je veux être aimée... Parce que tout le reste n'est rien, si l'on n'est pas aimée...

— Tu n'as pas été aimée !

C'est un rire, un vrai rire que j'entends strider aux lèvres blanches de Pascal.

— Tu n'as pas été aimée, toi !

— Non, je n'ai pas été aimée... Et je veux être aimée... Parce que je suis la moitié d'un être, et que cet être crie vers moi... Et que mon être crie vers lui, pour lui être réuni !

— Ah ! Malheureuse !

Pascal s'est dressé, le poing levé, haut au-dessus de moi, plus grand que Maxime, plus grand que Nicolas...

— Malheureuse !

Qu'est-ce que ces poings énormes vont apporter de violence et de mort ? Je crie, les yeux fermés sous leur menace :

— Oui... Tue-moi... tue-moi...

Le cri monte droit d'une souffrance neuve qui doit avoir grandi, insoupçonnée, au milieu de mon rêve :

— Je serais si contente de mourir !

Est-il possible que toute cette félicité ait enfanté ce cri... Au-dessus de moi, le féroce visage se convulse; encore ce spasme affreux. Ah ! cette fois, je l'ai bien vu... Puis, les poings tremblent, s'abaissent.

Ni violence, ni cris, ni coups, ni mort.

Pascal se tait, les mains jointes. Il regarde l'infime morceau de misère humaine que je suis, tapi dans les coussins.

— Pauvre... Pauvre... Pauvre... Pauvre petite Marceline...

Et chacun de ces mots de pitié, de tendresse, tombe comme un glas, tombe comme un arrêt sur mon âme, sur mon secret éventré...

— Je ne suis pas pauvre, Pascal ! Pourquoi me plains-tu ? Je ne suis pas pauvre ! Je vais être riche, Pascal ! Oh ! tu ne sais pas comme je veux être riche !...

Un peu de fièvre vient à ma rescousse, me rend forte; je me soulève, accotée des deux mains aux coussins :

— Je me vengerai, Pascal! Je me vengerai de tout ce que j'ai rêvé, voulu, espéré... de tout ce qui m'a manqué, de tout ce qui m'a trahie... Je me vengerai d'avoir cru un moment aimer Maxime parce que nous étions jeunes et qu'il me désirait. Je me vengerai de cette honte. Et de cette honte pire d'avoir accepté de me croire heureuse...

Pascal, tout bas, m'interrompt, les mains tendues :

— Ah! tais-toi, Marceline... Tais-toi... Tu n'as jamais parlé ainsi...

Il dit, encore plus bas, d'une voix qui se déchire :

— Il ne faut pas dire ces choses. La honte, vois-tu, c'est d'en parler...

— La honte, Pascal, c'est de les subir.

— Non, dit Pascal. Non.

— Oui! Et je les dirai. Je suis remplie de la colère et du besoin de les dire...

Alors, tête baissée, Pascal me laisse parler. Il m'écoute en silence, la main sur les yeux, achever de haleter mon délire. Quand je me tais enfin, il dit, après un long repos :

— Oui. Je sais. On crie. On a mal. On veut se délivrer.

Il regarde au loin, dans un lointain qui m'est inconnu.

— Oui. Cela fait très mal.

Ah! ces tristes yeux tragiques et patients de Pascal...

— Les pauvres, les malades, les déshérités... Ceux qui souffrent d'amour... Ils veulent tous se venger; ils veulent tous être payés. Mais la vie ne vous venge pas, Marceline... la vie ne vous paie pas...

Il se tourne vers moi, tous les traits palpitants, crispés, frémissants :

— Elle est cruelle, dure, injuste, la vie. Elle n'a jamais de pitié. Elle fait naître des hommes, pauvres, chétifs, ridicules à faire rire les gens... Et elle met en eux...

elle met en eux toutes les aspirations, les désirs... et un amour... un amour...

Il s'interrompt d'un choc de volonté, comme un homme soudain conscient de son ivresse s'arrête de divaguer, les yeux fixes et les dents serrées. Après, tout doucement, il dit de sa voix blanche :

— Attends. Le feu s'éteint. Je vais y remettre une bûche.

L'opération est longue. Et le jour baisse.

Pascal revient.

— Mais il y a autre chose, Marceline. Oui. Ton Dieu, mon petit. Il donne à ces pauvres, à ces déshérités, aux femmes qui restent fidèles à l'idéal, une grande paix, quelque chose qui les paie... quelque chose qui les venge... quelque chose qui leur permet de vivre...

Le visage de Pascal... sa splendeur terrible et douce s'effacera-t-elle jamais de ma mémoire ?

Très simplement, Pascal dit :

— Tu ne comprends donc pas, mon pauvre petit... Jamais tu ne serais heu-

reuse... Jamais tu ne pourras prendre ce bonheur-là... Tout ton passé pur est pendu à ton cou...

Dans le grand silence, les mots de Pascal meurent en longs échos.

— Maintenant, faisons de la lumière. Appelle les enfants.

Il va au lampadaire de bronze, se baisse pour en tourner la clef. La grande lumière jaunie par l'abat-jour se diffuse brusquement.

— Ah, si. Crois-moi. Appelle tes enfants. Moi, vois-tu, je vais partir.

J'appelle d'une voix honteuse qui s'étrangle :

— Pascal !

— Non, dit Pascal, j'ai fini. Nous n'avons plus rien à nous dire...

Ma voix de nouveau s'élève, tremble, se casse.

— Pascal... attends. Oui, j'ai à te dire... J'ai à te dire, Pascal. Oh ! Je ne sais pas tout ce que j'ai à te dire...

— Tu n'as rien à me dire, Marceline. Crois-moi, tu n'as rien à me dire.

Pascal ajoute :

— Il ne faut jamais rien dire... rien... rien... rien...

J'écoute vibrer le silence, et la chaleur, et les mots de Pascal. Est-ce vrai qu'il ne faut rien dire... jamais... ni mots de tendresse, ni promesses, ni serments qui vous grisent, qui vous font évader de la vie, de la misère de la vie, de la froideur glacée de la vie, qui vous transportent en un rêve, en une réalité d'une heure... Est-ce vrai qu'il n'y a rien à dire, ni cris, ni révoltes, ni plaintes... Est-ce vrai qu'il n'y a pas de bonheur, pas de paradis... Est-ce vrai que Pascal a souffert ainsi... sans rien dire... rien... rien...

Je lève les yeux. Puis je les ferme.

— Je ne sais pas. Je ne sais rien. J'ai trop de peine.

Et j'écarte Pascal, comme si c'était lui la pensée, la conscience, la vie qui me contrecarrait, qui se dressait contre moi,

qui ne voulait pas me laisser libre, être joyeuse, être forte, être heureuse.

— Va-t'en... va-t'en...

Dans mes mains brusquement mon visage se réfugie, et les mots de Pascal me remontent aux lèvres, les mêmes mots pitoyables jaillis de son cœur à la vue de ma misère :

— Va-t'en... pauvre... pauvre... pauvre Pascal... oh! pauvre... pauvre...

XXXI

Toute la terre semble s'être enfumée et ralentie...

Pascal a déchiré mon rêve.

Il m'a arrachée à ce monde plus réel, plus juste, où j'ai aimé Nicolas dans la vérité et l'innocence.

Comme de glaciales bouffées d'air, la pensée a pénétré mon paradis...

XXXII

Oh ! pourquoi Pascal me tourmente-t-il ainsi ?

Que lui ai-je fait et quel droit a-t-il sur moi...

Mais ce ne sont que des mots de Pascal, du chétif Pascal. Il faut oublier les mots de Pascal.

Tout ton passé pur est pendu à ton cou...

Ah ! c'est la main de Pascal qui s'est abattue sur mon cou et qui pèse et qui serre...

Non, je ne me laisserai pas faire ! Je ne laisserai pas étouffer mon rêve, souiller le paradis que j'ai enfin atteint, auquel j'ai droit... qui est mon paradis...

XXXIII

— Nicolas ! la vérité, c'est toi.

Pourquoi tout mentirait-il ? Pourquoi aurions-nous ce désir et cette foi ? Pourquoi t'aimerais-je du plus pur et du plus fort de moi-même, si tu es l'amertume, le péché, la douleur ?

« Oh ! j'ai besoin que vous me protégiez, Nicolas ! Écoutez bien.

« On attente à notre amour. N'est-ce pas, vous ne le permettrez pas.

« N'est-ce pas, vous ne me laisserez jamais renoncer à vous ! Il ne faut jamais me permettre de renoncer à vous. Parce que nous nous aimons, Nicolas, et que vous me l'avez dit et que je vous l'ai dit, et que le reste n'est rien. »

XXXIV

« Non, Marceline, non, mon amour, je ne vous laisserai pas faire!

« Non, je ne vous permettrai pas de renoncer à moi : je viendrai, je vous protégerai contre tous et contre vous. Je protégerai mon amour! »

XXXV

Est-ce le battement de mon cœur ou la respiration de ma vie qui fait à mes oreilles ce bruit de train lancé, patient et sûr, franchissant à égales pulsations, comme un interminable pays, ce temps qui me sépare encore de Nicolas ?

Ma vie bat, bat, dans le temps aride et lent. Chaque battement de ma vie est comme un tour de roue, haletant et lourd, qui me rapproche de Nicolas.

Les mots, les petits mots chétifs de Pascal meurent loin derrière moi... les mots de ce chétif qui, une minute, avaient sonné jusqu'à ma conscience.

Le mugissement de ma vie s'enfle, rem-

plit mes oreilles de tumulte, couvre le bruit de mes enfants, le bruit formidable que fait l'innocence de mes enfants jouant près de moi.

XXXVI

Ah!... ma vie s'est arrêtée... elle a atteint sa plénitude, son but suprême, elle a grandi un moment, immense, foudroyante... et puis elle s'est arrêtée.

Nicolas est ici.

J'ai revu Nicolas.

Je l'ai revu, nos yeux se sont rencontrés.

J'ai ressenti au fond de moi une douleur déchirante et surhumaine comme le mal d'enfantement. Mon cœur s'est arrêté de battre, et j'ai pensé que c'était fini, et qu'on mourait ainsi, et que je mourrais avec Nicolas dans le fond de mes prunelles. Puis j'ai recommencé de vivre, vite, puissamment, à grandes pulsations ivres et douces.

Nous dînions chez Fancy et Jean.

Quand je suis entrée, suivie de Maxime, dans le grand salon clair où l'on causait debout, je l'ai vu. Il faisait face à la porte. Il me regardait venir, il parlait à une femme dont je distinguais la robe noire et le dos blanc, il était impassible et pâle. Et nos yeux se sont rencontrés. Nicolas s'est avancé. Il a baisé ma main.

— Vous allez bien, Marceline...

— Comment va Christine, Nicolas ?

Maxime abattait une lourde main sur l'épaule frêle vêtue de l'habit noir et sa voix sonore s'exclamait, et Maxime ne connaissait intimement que lui et lui disait : tu... et on le regardait beaucoup.

Nicolas était assis à table très loin de moi ; et je ne me tournais jamais de son côté ; le murmure des conversations faisait à mon âme comme une musique mouvante d'océan, un océan de miel et de clarté ; un bonheur extatique, suave et brûlant, me transportait. Je n'avais plus hâte de respirer pour alimenter ma vie...

Pendant la soirée, Nicolas s'est approché de moi avec son air d'amabilité aisée et déférente. Il disait des mots que tous eussent pu entendre, je ne sais plus quels mots; mais je l'écoutais me parler une langue comme doivent en savoir les esprits, une langue nette, savante, qui s'échange et frappe droit d'une âme à l'autre. Une minute, un souffle a tremblé longuement à ses lèvres, un appel, un mot fait de toute la ferveur, de toute l'aspiration, de tous les cris d'amour confondus... Et nous nous regardions gravement, avec un regard d'éternité.

XXXVII

Plus rien de moi-même n'habite en moi. Je suis un sanctuaire où se consume une flamme immobile; d'où tout air respirable, toute pensée, toute conscience ont disparu.

XXXVIII

— M. le baron de Pennes demande si Madame peut le recevoir ?

Pascal est au piano, il ne s'interrompt pas de jouer ; les notes dans l'air violenté se chevauchent rudement.

— C'est bien. Je vais descendre.

Transfusion de douceur aiguë et brûlante comme des clous de lumière enfoncés dans mon âme...

Au moment de sortir, je regarde Pascal, et je dis d'une voix fêlée, un doigt sur le battant de la porte :

— Tu ne viens pas ?

Pascal cesse de jouer et se lève, noir sur le jour de la fenêtre.

— Je te demande si tu viens avec moi ?

Pascal dit :

— Non, Marceline, non. Je ne viens pas. Non, je ne viens pas...

Quelle mauvaise mine a donc Pascal aujourd'hui...

Comme je referme la porte, j'aperçois sa silhouette, dressée, avec ses mains appuyées sur les touches, la tête un peu penchée, et sa grande bouche entr'ouverte.

L'escalier descendu, marche à marche, dans cette pleine possession de soi de la démence totale.

Cette autre porte poussée.

Nicolas !

— C'est vous !

Nicolas s'est jeté vers moi. Il a saisi mes mains, il m'enveloppe de ses mains, de ses yeux, d'un torrent de syllabes entrecoupées, délirantes, adoratrices...

— C'est toi ! Dis, c'est toi ? Tu es là... Tu es là, en vérité ?... Non, tu ne sais pas : tu ne peux pas comprendre. Toi, que tu sois là ! Toi dont j'ai le désir dans mon

sang... et que j'aime aussi avec mon cœur, comprends-tu cela ? Et ce sont tes yeux... et c'est ton effroi tremblant... et ta figure qui fait de la lumière... et c'est toi, c'est ta vie, c'est toi...

Et c'est aussi la voix de Nicolas, c'est aussi sa présence miraculeuse, cette irradiation de bonté et d'amour, et c'est son visage si maigre et si doux, et la forme de son être que mon amour revêt d'une lueur presque surnaturelle.

— Oh ! Nicolas... est-ce possible...

Une rafale de bonheur fait défaillir ma tête, cherchant le refuge de l'épaule vivante.

— Mon amour ! dit Nicolas. Mon amour.

Le tendre et vaste mot s'enfle autour de nous, nous enveloppe, nous isole de la terre. Je suis coulée dans la place ouverte par son bras comme une chose perdue qui a enfin retrouvé son gîte, et qui tremble, et qui se blottit, et qui meurt de peur et de joie.

— C'est vous, Nicolas!... C'est vous!

L'extase du repos, de la perfection, le but, la mort éblouie...

— Que tu sois là, mon amour... que tu m'aies aimé!

Les mots étouffés de Nicolas montent d'une profondeur insondée, ils naissent lents et lourds comme des mondes inexplorés dont longuement il nous faut chercher le sens et la magnificence.

— Que tu veuilles bien m'aimer...

Et la voix retrouvée de Nicolas vibre en moi, en grandes ondes divines... la voix qui m'avait parlé, là-bas, au premier jour...

— Que tu m'apportes ta vie vivante... Tu vois : c'est comme si j'étreignais le bonheur...

— Et moi, Nicolas... Et moi...

Je cherche les mots qui expliqueront l'infini de mon savoir, mais ma science m'écrase et les mots ne la peuvent traduire. Enfin, ils prennent vie, dans le soupir exhalé contre l'épaule frémissante, où s'abat à nouveau ma tête.

— Moi... Je suis si bien ici!

Le sommet. L'éclatement vierge de la lumière...

— Mon amour, tu sais... Tu sais...

Les yeux clos, j'écoute Nicolas me parler. Il me parle tout bas, d'un jaillissement continu, dans l'ombre de ma tempe qui bat doucement contre sa bouche. Il parle : il parle comme on boit quand on meurt de soif, comme on aspire l'air quand on étouffe, comme on étreint quand on aime; il parle, il parle, son souffle n'est plus qu'une longue parole d'amour...et je ne suis qu'un souffle suspendu pour l'accueillir.

— Oui, Nicolas... oui! Oui...

Tout en moi s'élance, se prosterne pour saluer la parole adorée, neuve, et pourtant si familière déjà au secret de mes pensées.

— Oui, Nicolas! Oui!

Et Nicolas me parle toujours. Ce ne sont plus des mots; leur musique seule

pénètre en moi, comme pénètrent l'onde et le son, par nappe d'inondation.

— Oh, mon amour, mon amour, mon bonheur, ma vie... toi qui as la forme de mon âme... toi dont la joie est nécessaire à ma vie... Ma chérie, ma femme, mon amie...

J'écoute Nicolas dans la radiance pure de ce sommet atteint, je me baigne dans l'eau lustrale, je suis plongée, anéantie en elle :

— Je suis ta servante, Nicolas, je ne suis que la chose qui a la forme de ton être et qui lui obéit.

— Tu es ma vie, dit Nicolas. Ma vie, mon amour... Tu es le bonheur de mon être.

Ses bras se resserrent autour de moi; je suis enfermée dans le cercle ardent de ses bras, dans le rayon de ses yeux. Tout ce qui est terrestre s'est évanoui. Notre amour monte, monte, brûle comme une flamme dans le ciel...

— Marceline... écoute-moi, mon amour.

Ah! dans la pureté de cette voix un son qui se fausse... dans la paix du ciel un éclair...

— Je t'écoute, Nicolas.

— Mon amour... Tu te souviens de ce que tu m'as écrit... les mots merveilleux dont tu m'as enivré...

— Oui. Je t'ai écrit... Je sais ce que je t'ai écrit...

— Tu m'as dit que tu m'aimais.

— Oui. Je t'ai dit que je t'aimais... Oh! oui, je t'ai dit que je t'aimais!

Nicolas murmure dans mes cheveux :

— Je ne peux plus vivre sans toi, mon amour!

— Non, Nicolas, non... Tu ne peux plus vivre sans moi...

— Tu me comprends, Marceline... je t'aime...

Le son de la voix s'est troublé, sombre et violent; l'éclair se prolonge; toute la couleur du ciel a changé...

— Je te comprends, Nicolas...

— Comme tu es pâle... Je t'ai fait mal?

Pourquoi es-tu si pâle, mon amour?
Est-ce le bruit crucifiant de mes enfants là-haut qui renaît? ou un ronflement continu, sourd, d'usine et de ruche mystérieuse qui me gronde ainsi tout à coup aux oreilles... la voix des murs de ma maison...

— Je ne suis pas pâle, Nicolas... Je suis pâle parce que les murs, ici, me font mal... Ce n'est pas toi qui me fais du mal... ce sont les murs...

— Oui, mon amour, les choses ici te font du mal...

Les traits de Nicolas se sont resserrés, ont pris une gravité tragique. Et ses yeux, de grands yeux obscurcis de désir et de supplication pénètrent les miens, me transpercent la chair jusqu'à l'âme.

— Marceline... écoute... écoute...

Pour s'articuler, les mots semblent ne plus devoir quitter les lèvres; et, pourtant, on ne sait d'où, ils se sont glissés, ont rampé, sont nés :

— Marceline, il ne faut plus nous voir

ici. Il faut nous voir ailleurs. Où rien ne te fera du mal...

De gros nuages noirs, épais, roulent autour de moi; et ce grondement de l'air... et l'appel éperdu des yeux de Nicolas, des yeux brusquement remplis d'angoisse et de colère :

— C'est que je t'aime, vois-tu, Marceline... je t'aime!

— Oui. Oui, Nicolas...

— Et tu m'aimes. Tu me l'as dit!

— Je te l'ai dit...

— Veux-tu te confier à moi, mon amour?

— Oui. Oui, je veux me confier à toi...

— Mon amour, je suis venu te prendre, comprends-tu...

Nicolas me tient serrée tout contre lui, son visage est contre mon visage renversé, sa bouche est près de ma bouche entr'ouverte. Il me parle tout bas, comme s'il voulait enfoncer ses paroles en moi. Elles pénètrent : et j'y réponds; mais d'une secousse réflexe de l'esprit, car tout à coup mon âme a pris peur, en déroute,

sa vie a chaviré, s'est arrachée d'elle... Et je dois fermer les yeux pour cacher l'horreur de cette âme morte qui monte en eux.

— Tu m'as compris, mon amour ?

Je réponds en écho haletant :

— Oui. Je sortirai. Je prendrai un taxi. Je descendrai où tu me dis de descendre. J'entrerai. Je monterai. Tu seras là. Tu m'attendras. J'ai bien compris.

Le grondement des choses a cessé. L'air lourd, noir, s'est immobilisé, m'emprisonne comme une matière. Je souris à Nicolas d'un long sourire rassurant et fermé. Et la voix de Nicolas se brise et meurt à mon oreille :

— Si tu voulais, mon amour... si tu voulais, demain.. .

Demain ! De nouveau, comme une aiguille folle mon âme se désaxe... Ah ! demain... l'image de ce taxi qui roule... Et c'est loin, demain : si les choses, autour de moi, recommençaient leur murmure... et ces tourbillons noirs de l'espace qui me cacheraient la vérité de Nicolas... Et Pas-

cal, peut-être, aurait le temps, longuement, de me regarder...

— Je viendrai ce soir, Nicolas.

— Ce soir!

Le tressaillement de Nicolas m'ébranle tout entière. Mon être en est bouleversé, un frisson le parcourt, un long frisson d'affolement...

— Oui. Je viendrai ce soir, Nicolas.

Je me serre à lui, je serre contre lui l'épouvante qui commence à m'étreindre, pour l'écraser, pour l'anéantir dans son amour protecteur.

— Oh! mon amour, dit Nicolas, mon amour! Ce que tu fais... ce que tu fais pour moi...

Nicolas me serre plus fort. Je sens la chaleur de son visage, de ses mains, de son corps. Et jusqu'au fond de moi-même, la chaleur de l'âme, de l'amour de Nicolas me pénètre.

— Oh! toi...

Nicolas tremble. Il me relâche brusquement.

— Tu viendras, Marceline?... Tu viendras? Ce soir? Tu ne me trahiras pas? Maintenant tu ne peux plus me trahir, parce que je ne pourrais plus supporter que tu me trahisses...

— Oh! non, Nicolas! Qui parle de trahir... Ne dis pas ce mot atroce. Je viendrai, Nicolas! Je viendrai ce soir.

— Tu ne te laisseras pas retenir, ni arrêter! Tu ne laisseras rien arrêter mon amour?

— Non. Je ne laisserai rien retenir ni arrêter ton amour, Nicolas... parce que je t'aime!

Une onde sur le visage de Nicolas, de douceur, de ferveur, d'adoration, monte, monte, se répand, rayonne.

— Adieu, mon amour.

— A ce soir, Nicolas... Ah! Ne t'en va pas... Ne t'en va pas...

— Il le faut, mon amour. Je ne dois plus rester ici.

— Ne me quitte pas, Nicolas...

— Je ne peux pas rester ici, mon amour. Laisse-moi partir. Mon amour : tu viendras, ce soir... tu viendras.

— Oui, Nicolas, oui. Je viendrai... oui, je viendrai. Oui. Je viendrai.

J'ai été saisie, pressée entre les bras de Nicolas, vite, vite, et c'est fini, et tout est fini. Et Nicolas est déjà parti, et je suis seule dans le grand fumoir de Maxime.

XXXIX

Quand je suis remontée, Pascal était encore là, debout, les mains sur le clavier. Je ne voyais pas sa figure parce que sa tête était penchée. Je lui ai demandé s'il dînait avec nous, et aussi d'autres choses. J'étais très tranquille, et je brodais à petits coups; et j'étais si appliquée à mon travail que je ne pouvais lever la tête, et que je n'entendais pas s'il me répondait ou non.

Pascal est parti, je suis descendue dîner. Maxime était assis en face de moi, et il mangeait, il parlait, il buvait, il s'essuyait la bouche; et je parlais aussi; je répondais. Puis je repoussais ma chaise. Nous passions au fumoir. Maxime parlait

et il riait. Maxime, ce soir, riait beaucoup; il était content. Alors j'ai dit en regardant l'horloge :

— J'irai voir Wanda qui est souffrante. Je ne prendrai pas l'auto, parce que Laurent est enrhumé...

Maxime a dit que c'était bien. Il a ronchonné, il a parlé des amitiés de femmes, et il a ri encore. Et moi je servais le café, je me levais, je m'asseyais; mais, bien sûr, si on m'avait appelée par mon nom, je serais tombée, comme ceux qui marchent en rêve. Alors, j'ai regardé l'heure, et il était neuf heures, et c'était l'heure, et Nicolas m'attendait. Je me suis levée; j'ai sonné, j'ai demandé un manteau.

Et Maxime était assis. Il a pris mes deux coudes, il m'a retenue, et il a dit :

— Elle est belle, ce soir, ma femme.

Et je le regardais.

Et ses mains montaient vers mes épaules, et il m'a dit :

— Rentrez pas trop tard, petite femme.

Et je le regardais...

Alors il a dit en devenant un peu rouge :

— Parce que, tu sais, je t'attendrai.

Et je le regardais. Et je n'avais plus de sang, plus de battement au cœur.

Maxime m'a attirée à lui et m'a embrassée.

Et je suis restée debout près de lui. Et je le regardais. Je pensais qu'il m'attendrait ce soir.

Et je pensais que Nicolas était là-bas. Je voyais son visage, ses bras tendus vers moi. Et je pensais qu'il m'aimait. J'étais comme soulevée en moi-même vers lui. Et je tremblais de tendresse pour lui, du désir de mettre ma tête contre lui et de pouvoir dire enfin tout ce que j'ai à dire depuis que je suis née; et d'être tenue serrée par lui, et de connaître qu'il m'aimait...

Et je regardais Maxime. Je pensais que Maxime est mon mari. Je pensais qu'il m'attendrait quand je reviendrais, cette nuit, des bras de Nicolas.

Et en moi quelque chose a jeté un cri.

J'ai dit :

— Je n'irai pas voir Wanda.

Toute la soirée, assise auprès de Maxime, les mains croisées, j'ai écouté dans mon cœur Nicolas qui m'attendait.

Et à chaque seconde, je trahissais à nouveau Nicolas, je goûtais insupportablement le goût de ciguë de le trahir, et je l'entendais souffrir...

Et puis Maxime a remonté son chronomètre, il a éteint les lampes et je l'ai suivi dans l'escalier.

XL

La nuit noire de l'âme...

XLI

« Pardonnez-moi, Nicolas. Je ne viendrai pas. Il faut oublier ce que je vous ai dit, et me pardonner. »

XLII

Ce matin, Nicolas est venu. Je suis descendue. Nous nous sommes regardés en silence.

Il m'a dit :

— Tu n'es pas venue.

J'ai dit :

— Non.

Il a dit :

— Pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi m'as-tu écrit cela? Qu'est-ce que je t'ai fait pour que tu me fasses cela?

Il m'a dit :

— Tu m'as trop fait souffrir. Je crois que je ne t'aime plus.

Il m'a dit :

— Pourquoi n'es-tu pas venue?

Alors il s'est mis à trembler, et son visage s'avançait tout défiguré et durci aux mâchoires. Et il me disait :

— Pourquoi n'es-tu pas venue? Dis? Pourquoi n'es-tu pas venue? Pourquoi n'es-tu pas venue?

Et il m'a prise aux coudes, furieusement, du même geste que Maxime...

J'ai crié. Je me suis arrachée à lui. J'ai crié :

— Lâche-moi! Lâche-moi. Je ne veux plus que tu me touches.

Il m'a laissée tout de suite, comme si mon cri l'avait brûlé, car c'était un cri d'instinct et d'agonie qui perce les entrailles. Il est passé sur la figure de Nicolas des choses... des choses... comme si, dans cette minute, il était tous les hommes, et qu'il avait tout ressenti depuis le commencement du monde. Mais il n'a pas su ce qu'il ressentait, et il a demandé:

— Qu'est-ce que tu as? Mais qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce qui s'est passé depuis hier!

Et j'étais encore trop secouée d'avoir été touchée par lui, et je disais :

— Va-t'en! Va-t'en! Va-t'en!

Et il me demandait ce que j'avais, et encore ce que j'avais, et il me disait de le lui dire, et de le lui dire, et de le lui dire. Et je sentais en moi une horrible aridité qui montait, et qui m'empoisonnait; j'avais envie de massacrer Nicolas, de le faire souffrir pour soulager mon mal, pour faire écouler ce poison qu'il avait mis en moi. Et il me demandait s'il était possible que je ne l'aimasse plus, pour avoir pu agir ainsi envers lui, et je répondais non, que je ne l'aimais plus, et que c'était fini, et que je ne l'aimais plus, et que je m'étais trompée, et qu'il devait partir, et que je ne l'aimais plus. Et il me croyait, parce qu'il m'aimait; et que, quand on aime, on croit tout ce qui fait souffrir. Et il disait que j'étais une abominable femme, et que la dernière des femmes valait mieux que moi, et je répondais que c'était possible et que cela m'était égal, et que je

valais, en tout cas, plus que lui qui m'avait entraînée à l'aimer malgré moi, et je lui disais des choses affreuses et offensantes qui me gonflaient la bouche, et il me regardait avec des yeux de stupeur et de haine, et nous étions comme deux ennemis ivres et dressés l'un contre l'autre.

Et alors toute la colère de Nicolas est tombée brusquement et il m'a demandé pardon : comme si c'était lui qui nous eût fait ce mal; et il me plaignait, et il avait de longs mots de pitié, et je voyais son visage tout rempli de pitié et d'amour qui suppliait, qui était tout convulsé de souffrance et qui souffrait plus encore de ma souffrance que de la sienne. Et c'était une horreur pire que toutes les autres; et je suppliais qu'il s'en allât, et je gémissais que c'était vrai, que je m'étais trompée, que je ne pouvais pas l'aimer, et qu'il ne m'oblige plus à le lui répéter et qu'il ait pitié de moi... Et je lui disais aussi que j'avais du regret et de la peine et que je

lui demandais pardon; et cela le faisait rire brutalement, avec des frissons sur la figure, comme si tout le sang y fluait sous la peau, et il mâchonnait des choses ironiques et mauvaises, comme on crie, par à-coups; et puis il se prenait la tête entre les mains et il gémissait, et c'était la première fois que je voyais gémir un homme, et je répétais : « Va-t'en, va-t'en, va-t'en », la tête perdue, m'accrochant à ces mots comme le noyé s'accroche à la planche qui doit le sauver, car je me sentais engloutie par cette pitié qui me prenait aux entrailles, et je sentais que j'allais vouloir expliquer que je l'aimais, que je l'aimais plus que jamais; et que, s'il savait cela, rien, rien, rien ne séparerait plus Nicolas de moi... Et je serrais mes poings et mes dents, et je disais que depuis hier j'avais beaucoup réfléchi, que j'avais vu clair en moi, que j'avais compris que je ne l'aimais pas, pas assez; et je lui demandais pardon de l'avoir trompé, et de m'être trompée; et je le priais et je le suppliais de partir,

et les mensonges se pressaient sur mes lèvres. Mais Nicolas ne voulait plus me croire; il me rappelait tout notre passé, notre été merveilleux, et ce que je lui avais dit, et ce que je lui avais écrit et ce que je lui avais promis.

Et je baissais la tête et je disais que je m'étais trompée. Et Nicolas se redressait, la figure enflammée de colère et d'orgueil et il disait que c'était bien, qu'il ne voulait pas être une gêne ni un ennui pour moi, et qu'il partirait, qu'il ne me verrait plus, et qu'il essayerait de m'oublier, et qu'il y arriverait peut-être un jour. Et je disais, comme on râle :

— Oui... oui... essaie... essaie de m'oublier...

Et il disait avec colère :

— Oui, je t'oublierai. Oui, je t'oublierai.

Et il disait :

— Je m'en vais. Je m'en vais. Je m'en vais.

Mais il ne partait pas. Et un torrent de ferveur et de faim envahissait son vi-

sage, et il se mettait à supplier et à dire avec une voix de délire :

— Mon amour... mon amour... je t'en prie... je t'en prie... reviens... reviens...

Et je voyais trembler vers moi les mains de Nicolas, je les voyais prêtes à s'abattre et à se refermer sur moi, et je sentais monter en moi le même vent de délire et de faim qui me jetait vers elles, et je me sentais perdue. Et je me grisais de ma fièvre pour y puiser de nouvelles forces, et je criais, et je m'arrachais à lui, et je disais non, et non, et non.

Et Nicolas s'apaisait tout à coup au bruit, il croisait les bras et me regardait. Il me regarda longuement, et dit :

— Alors, Marceline, c'est bien vrai. Tu en as assez de moi. Tu veux que je m'en aille. Dis-moi : je ne t'aime plus, je me suis trompée, je ne veux pas cette complication dans ma vie, je me suis amusée de toi ; maintenant c'est fini : va-t'en. Dis-moi cela avec ta bouche, celle que tu m'as donnée un soir en me disant que

rien ne comptait en dehors de moi. Dis-moi : je ne t'aime plus... Et je m'en irai. Je ne reviendrai pas.

Il semblait à Nicolas qu'il était très calme et très maître de lui, parce qu'il parlait clairement et bas; et moi aussi, j'y étais prise, et je ne sentais pas qu'il était fou... que nous étions fous tous deux.

J'ai dit de la même voix claire et basse qui me tintait aux oreilles dans mon ivresse :

— Non, je ne t'aime plus. Je t'en demande pardon. Je ne t'aime plus. C'est la vérité.

Et c'était la vérité. Car un tel froid me gelait le cœur que j'étais insensible, et pressée seulement de voir partir Nicolas pour pouvoir fermer les yeux et ne penser à rien.

Et quand mes mots furent tombés un à un entre nous, il y eut quelque chose d'énorme et d'invisible qui se déchirait; j'en entendis le bruit silencieux.

Nicolas n'eut qu'un petit sursaut. Ses

mâchoires durcirent et toute sa face se glaça.

Il dit simplement :

— C'est bien.

Il baissa la tête comme s'il réfléchissait à une chose grave, ardue et sèche.

— Les femmes comme vous... commença-t-il, puis il s'arrêta et dit : Mais à quoi bon parler ? A quoi cela servirait-il ?

De cette crevasse creusée entre nous, montait un froid cruel et empoisonné.

Ou était-ce la voix de Nicolas qui était amère et froide ainsi...

— Voilà, dit Nicolas.

Il médita encore, l'air appliqué et dur. Puis il releva la tête. La lignée de gentilshommes offensée en lui se redressait devant cette roturière qui se permettait de le faire souffrir...

Il dit lentement, d'une voix qui détachait les mots, déférente et hautaine :

— L'été prochain, si nous nous rencontrons parfois, j'espère que vous ne

m'en voudrez pas de me trouver sur votre chemin. J'agirai de mon mieux pour vous éviter cet ennui.

J'inclinai la tête, répondant qu'en effet cela était fatal, mais que moi aussi je ferais en sorte d'espacer les occasions de nous voir.

Et pendant la banalité amère de ce dialogue, l'été complice, l'été menaçant, comme un sphynx narquois et redoutable, dressait entre nous l'épouvante de son énigme.

Nicolas dit encore :

— Voilà. Adieu, Marceline.

Je répondis :

— Adieu, Nicolas.

Comme il mettait la main sur la poignée de la porte, il se retourna et dit :

— Marceline, peut-être un jour vous me direz la vérité. Car je crois que vous mentez.

Je répondis :

— Ah! Nicolas, la vérité... la vérité... on ne peut jamais expliquer la vérité... on

la subit... Alors je vous dis : je ne t'aime plus. Maintenant, allez, Nicolas, allez...

Nicolas a attendu une minute, rapproché d'un pas. Et j'avais un espoir animal, éperdu, qu'il se rapprocherait encore, et plus, et tout à fait...

Comme je ne levais pas les yeux dans mon visage figé, il a dit :

— Vous m'avez fait un mal terrible, avec votre douceur et votre délicatesse d'âme...

Et cette fois il a ouvert la porte et il est parti.

Le battant de la lourde porte d'entrée est retombé.

Et Nicolas était parti.

XLIII

Sûrement, Nicolas va revenir sur ses pas... il reviendra me prendre... il aura pitié de moi... il saura bien que j'ai menti...

LVX

Ah! l'être qui se tend, aux écoutes... l'ouïe qui se tend, qui va se rompre... l'âme qui se tend, qui va quitter le corps...

Ce rugissement muet du silence qui s'avance, qui se précipite, qui engloutit comme des eaux noires et féroces...

Le silence.

L'âpre silence de la terre. Le silence épouvantable et dur du corps et de l'âme.

Le silence des bruits de la rue, de la vie, plus silencieux et hostiles que le silence.

Au mur, le crucifix n'est plus que le nœud gigantesque et vide du silence.

J'ai peur. J'ai peur du silence ricaneur, grimacier, hideux, pétrifié...

Je ne suis qu'une petite chose nue qui grelotte dans l'épouvantable silence.

Et je suis une chose dure et haineuse, et amère... et je ris tout à coup.

Et je rappellerai Nicolas!

Et je suis une chose qui brûle de poison et de fiel.

Et je ris.

Et je ne veux plus vivre. J'ai trop honte et mal de vivre. Et j'ai trop peur et dégoût de vivre. Et je suis une chose qui tremble et qui claque des dents.

Et je rappellerai Nicolas.

Et je hais... je suis une chose qui hait... Je suis un hurlement de haine... et cela fait mal.

Et je vais crier.

— Pascal, mets ta main sur ma bouche!

Et j'ai peur de ce silence qui grimace autour de moi.

Et je vais appeler Nicolas... Et je vais appeler son nom, et son nom et son nom, à grands cris, à longs cris...

Et je vais dire des mots d'amour... je

vais dire des mots que jamais je n'ai pu dire !

Je vais apprendre des mots que je n'ai jamais sus... et les dire...

— Pascal, mets tes deux mains sur ma bouche !

Nicolas... oh ! mon amour... Été de ma vie...

— Appuie plus fort, Pascal ! Appuie plus fort...

Et je vais me noyer dans la douceur d'appeler Nicolas, de caresser le nom de Nicolas... et la douceur de Nicolas m'inonde et noie mes yeux de douceur et de feu.

— Pascal, mets tes mains sur mes yeux... ferme mieux mes yeux... serre mieux mes yeux, je ne veux pas pleurer.

Mais une douceur plus douce naît en moi, et un frisson y monte... et une cuisante et profonde volupté m'envahit... et je ne puis y résister... et c'est une volupté délirante et funèbre, une rafale de douceur, et des spasmes et des étouffements, et des plaintes mortelles, et la brûlure âcre des cris qu'on étrangle :

— Pascal... Pascal... enferme... enferme-les...

Et le brusque jaillissement des larmes, comme un sang épais et chaud longtemps retenu.

Et les longs bercements de l'être inconscient, roulant au vent de la douleur.

— Oh! Pascal... Pascal...

Et les mains de Pascal où roule et heurte ma tête, comme des galets dans une houle.

Et l'être harassé qui retombe à l'obscurité étouffante du silence...

— Tu me parles, Pascal? Tu m'as parlé?

— Oui, mon petit. Je t'ai dit des choses. Mais tu dormais. Tu as dormi longtemps.

— Je dormais, Pascal? J'étais morte, je crois. Maintenant je suis réveillée : si je ne suis pas restée là-bas, dans la mort.

— Ma petite Marceline, ton mari t'attend. Il faut aller dîner.

— Dîner, Pascal?

— Oui. Le soir est venu. Et ton mari t'attend pour dîner.

— Il m'attend ?

— Il t'attend.

— Tu ris, Pascal.

— Non, Marceline. Il faut aller dîner.

— Je n'irai pas dîner. Je n'irai pas dîner, Pascal. Non, je n'irai pas dîner. Tu ne crois pas, n'est-ce pas, que je vais aller dîner ?

— Ma petite Marceline, dit Pascal, contiens-toi. Ne recommence pas à haleter ainsi. Ferme tes poings et tes lèvres.

Pascal dit :

— Tu comprends ? Continue à faire les gestes de la vie...

Je ris court et haut.

— Non, Pascal. Non. Je ne me prostituerai pas en gesticulations. Non. Mon cadavre ne fera pas de gesticulations. Va faire le pantin, toi, puisque tu trouves cela bien ! Va te prostituer en gesticulations !

Pascal dit doucement :

— Tu as tort de me parler ainsi.

— Monsieur prie Madame de des-

cendre. Monsieur fait dire à Madame qu'il attend.

— C'est bien, dit Pascal. Dites que nous allons venir.

— Je ne descendrai pas, Pascal. Je ne verrai pas Maxime. Entends-tu, je ne veux plus voir Maxime. Je mourrais de voir Maxime. Entends-tu. Et toi, je te hais. Entends-tu. C'est toi qui m'as faite ce que je suis. C'est toi qui m'as fait trahir mon ami.

— Ah! dit Pascal. La véhémence, l'amertume, la haine. A quoi ça sert-il? Lève-toi. Lève-toi, pauvre petite Marceline : il faut bien continuer à vivre.

— Je ne veux plus vivre, Pascal.

— Si, dit Pascal. Si, tu vivras. On vit... Viens, mon petit... viens!

— Laisse-moi, Pascal. Laisse-moi. Ou je te frappe!

— Oh! dit Pascal. Et il ajoute doucement : Ma pauvre... pauvre petite toi... Et il répète en se cachant la figure : Ma pauvre, pauvre petite toi...

— Monsieur fait dire à Madame qu'il est à table et qu'il n'attendra plus.

— J'y vais, dit Pascal. Madame est souffrante : elle ne descendra pas.

Pascal me dit :

— J'y vais... moi!

Pascal est pâle, pâle...

Je reste seule.

Je vais pouvoir fermer les yeux; et me reposer; et ne penser à rien; et sombrer dans le néant.

Je ne penserai à rien, car tout me fait peur. Je suis nue et je grelotte. Je ne penserai pas à Nicolas... Non, son image me fait peur comme les spectres de ceux qu'on a trahis.

Je ne penserai pas à Maxime... non, non!... pas à Maxime... cela me hérisse de peur.

Je ne penserai pas à l'été merveilleux et innocent... c'est un traquenard affreux.

Je ne penserai ni à Dieu... ni à mes enfants...

Parce que ces choses-là, quand on les a délaissées, font le pire silence. Et que j'ai peur.

Pascal m'a dit que ce sont elles qui m'ont menée, malgré moi... Je l'ai entendu pendant que j'étais morte, dans ce sommeil... Il a dit : Tu peux me croire, mon petit : on est content, un jour, d'avoir eu mal pour le bien.

Il a dit : Attends. Un jour, tu reverras la beauté vivante du monde.

Il a dit : Ne crains pas ; un jour aussi, tu te recouleras tout entière dans la gangue morte de tes gestes. Tu te retrouveras en toi.

Il a dit : Continue à prier, ne te lasse jamais. Le mécanisme des prières t'entraînera de nouveau dans le rythme vivant de la foi !

Et Pascal a dit, je l'ai entendu, mon être et mon âme l'ont entendu jusqu'en leurs moelles secrètes et frissonnantes :

— Vois-tu, Marceline, la famille est un cercle étroit : il se ferme comme un seul

être fait de plusieurs chairs; il ne peut être rompu sans saigner à mourir.

Pascal a dit : Tu eusses saigné à mourir, mon pauvre petit...

Il a dit : Ma petite Marceline, mon cher trésor, ma pureté, ma foi...

Il a dit tout bas : Pardonne-moi, mon petit, pardonne-moi...

Ah! Le silence recommence ses grincements et ses rires et l'affreuse grimace qui me montre du doigt.

Pourquoi chercher un sens aux mots de Pascal? Rien ne vit, rien n'est vrai, rien n'a de sens... Rire... crier de rire... et dormir!

J'ai dans la bouche un goût de fiel et d'horreur... On ne peut donc pas mourir de rancœur et d'amertume?

Je ne pourrai plus jamais pleurer; je suis trop épuisée. Mes veines sont vides et flétries et mon âme n'a plus de voix...

Pascal est descendu. Il est allé dîner, lui. Il fait les gestes de la vie.

Rattache tes cheveux, Marceline. Baigne ton visage. Serre tes lèvres et tes mains. Descends l'escalier que tu voulais franchir pour courir aux bras de ton ami.

Ouvre la porte. Ton mari, tes enfants sont là. Excuse-toi d'un mot. Souris à tes petits. Assieds-toi à la place vide, sous la lampe... Ah, oui... les groupes de famille sont étroits... ils ne peuvent être rompus, ils saigneraient à mourir...

Informe-toi des événements du jour. Tourne-toi aimablement vers Pascal qui est ton hôte. Et réponds à ton mari ; il te parle et te regarde.

Continue, Marceline, continue les gestes de la vie...

5261. — Tours, Imp. Arrault et Cie.



